

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

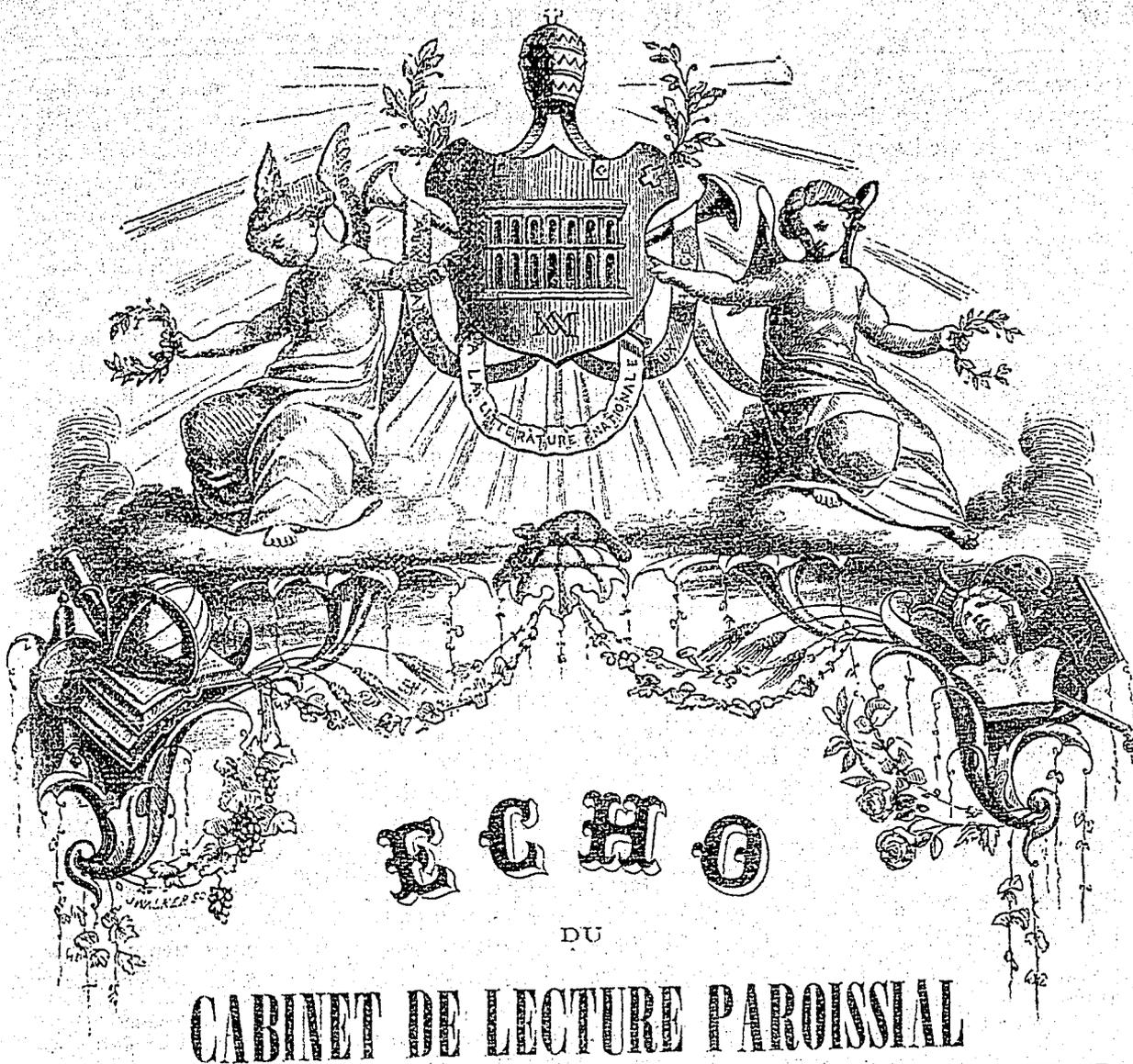
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



ECHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Novembre 1862.

No. 22

SOMMAIRE.—Avis de Padministration.—Chronique de la Quinzaine.—Revue Littéraire: Article Bibliographie, sur un ouvrage de M. Trollope, par M. E. Blain.—Réminiscences d'un vieux Touriste; (suite et fin).—XVIe Etude Littéraire: M. de Chateaubriand, par M. de Loménie du Correspondant.—Feuilleton: Les deux Pigeons, (suite).—Un peu de tout.—Musique: Petit Bonhomme vit encore! paroles et musique de Gustave Nadeau.—Variétés.

AVIS.

Nous prions instamment les abonnés retardataires de payer leur abonnement au plus tôt: On comprendra pourquoi, l'*Echo du Cabinet de Lecture* n'ayant que ce seul moyen d'existence, fait des appels aussi réitérés à ceux qui le reçoivent et le lisent.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 14 novembre 1862.

Nous trouvons dans la *Gazette de Lausanne* du 3 octobre une correspondance parisienne qui contient des réflexions fort justes, à côté d'autres qui le sont moins, sur la question romaine en général et sur la publication des documents du *Moniteur* en particulier. L'auteur de cette correspondance voit, dans les documents publiés, un principe posé et un conseil donné. Le principe, c'est l'indépendance de Rome et de la Papauté vis-à-vis du reste de l'Italie. Le conseil est de consolider la nationalité italienne sans vouloir la compromettre dans l'unité. Plu-

sieurs motifs considérables poussent la politique impériale à ne pas donner Rome au royaume italien. Ces motifs sont : le danger que ferait courir à la paix du monde la chute du pouvoir placé à la tête de la hiérarchie catholique, l'intérêt de la France, et l'intérêt même du trône constitutionnel de Victor-Emmanuel.

En effet, l'unité italienne entraînerait la France à chercher une augmentation de territoire et de population, pour maintenir son rang actuel vis-à-vis de l'Italie. C'est ce que M. Proudhon a parfaitement fait voir aux garibaldiens de Belgique, qui n'ont trouvé d'autre réponse que de chasser le révolutionnaire trop logicien. De là une guerre européenne dont nul ne saurait prévoir les proportions et la durée.

D'un autre côté, la présence des Français à Rome sera longtemps nécessaire à la sécurité du trône de Victor-Emmanuel. La chute du pouvoir pontifical, succédant à l'évacuation de l'armée française, livrerait Rome, non à la royauté, mais à la Révolution, c'est-à-dire aux ennemis de l'ordre européen, et le roi d'Italie, dont le trône repose aujourd'hui sur cet ordre, serait la première victime de l'agrandissement que recevrait son royaume. C'est la Révolution, ce n'est pas la royauté, qui a besoin de Rome. Coalisée jusqu'ici avec la royauté pour établir l'unité italienne, la Révolution ne manquera pas de se séparer d'elle aussitôt que le but sera atteint ; la séparation s'opère même dès maintenant, et bientôt ce ne sera pas trop de la présence d'une armée française à Rome pour protéger la monarchie sarde contre les forces révolutionnaires. Le gouvernement piémontais n'a actuellement de force que par la présence et l'appui de la France ; la France, à Rome, ne protège pas moins le royaume d'Italie que la Papauté, et elle a besoin d'y rester jusqu'à ce que le nouveau royaume soit assez fort par lui-même pour respecter Rome et les traités qu'il aura signés.

Ces considérations présentées par le correspondant de la *Gazette de Lausanne* ont une grande force, on ne saurait en disconvenir. Elles prouvent, ce qui a été dit plus d'une fois, que l'abandon de Rome serait plus funeste encore pour l'Europe, pour la France, pour l'Italie elle-même, que pour la Papauté. Ceux qui sont contents de tout ce qui s'est fait jusqu'ici, mais qui ne veulent pas qu'on aille

plus loin le reconnaissent ; ceux qui veulent aller au-delà, le savent bien aussi ; plus amis de la Révolution que soucieux des intérêts de leur pays, et surtout ennemis déclarés de la Papauté et de l'Eglise, ils poussent à l'abandon de Rome parce qu'ils espèrent que le triomphe de la Révolution en sortirait et que la ruine de l'Eglise en serait la conséquence.

Voici ce que nous lisons dans un journal de Paris en date du 9 octobre dernier sur la fameuse émancipation décrétée par le Président Lincoln. C'est, nous croyons, le meilleur point de vue auquel on puisse juger cet acte inqualifiable :

“ Les journaux publient la proclamation du président Abraham Lincoln sur l'esclavage. On y remarque que le Président, loin de condamner l'esclavage, en permet le maintien à ceux des Etats qui se seront soumis avant le 1er janvier prochain. Singulière manière d'abolir une institution qu'on réprovoque, que d'en faire une espèce de prime d'encouragement ! M. Lincoln déclare ainsi lui-même que l'esclavage n'est pas la cause de la guerre. Ce n'est pas pour le triomphe d'une idée que combattent les Etats du Nord : il y a eu d'abord une lutte de suprématie ; le Sud s'est ensuite levé comme un seul homme pour maintenir son indépendance. La proclamation du président Lincoln indique à la fois que le Nord désespère de l'emporter par une guerre régulière, et que la question de l'esclavage n'entre que comme un moyen dans l'horrible lutte qui se prolonge en Amérique.”

Le dimanche, 9 octobre, le Parc de Londres, connu sous le nom de Hyde-Park, a été le théâtre d'une espèce d'émeute dans laquelle ont pris part plusieurs milliers de personnes. Il y a eu peu de personnes grièvement blessées. La cause de ce désordre est une manifestation garibaldienne à laquelle se sont opposés les irlandais et où ils ont fini par avoir le dessus. On comprend que les armes dont on s'est servi de part et d'autre n'étaient pas très-dangereuses puisqu'il n'y a eu personne de tué.

Les garibaldiens de Londres ont voulu prendre leur revanche et ont demandé au lord maire l'usage de la salle publique Guildhall pour y convoquer un meeting monstre : celui-ci s'y est prudemment refusé, en face de l'attitude énergique des irlandais. S. E. le Cardinal Wiseman a adressé une lettre à son clergé à cette

occasion et lui recommande de prêcher la modération, la paix et le silence aux catholiques.

À Birkenhead, les troubles ont été plus sérieux : là, encore une fois, les irlandais ont eu le dessus et dispersé par la force une manifestation garibaldienne imposante. Il y a eu plusieurs boutiques de saccagées, et un grand nombre de personnes blessées dangereusement.

Voici ce qu'on lit dans l'*Espérance de Nancy* :

Une dame de Nancy, qui réside en ce moment à Hong-Kong, vient de transmettre à une personne de sa famille d'intéressants détails sur l'œuvre de la Sainte-Enfance en Chine. Nous nous empressons de les reproduire :

« ... Tout ce qu'on raconte des enfants chinois n'est que trop vrai. Ici, on ne les donne pas aux pores ; cela se fait plus loin, dans l'intérieur ; à Hong-Kong, les mères viennent à l'asile de la Sainte-Enfance (j'en ai vu une l'autre jour) vendre leurs enfants ; et il faut les leur payer, et leur rendre encore les guenilles dans lesquelles elles les apportent. Elles resteraient un jour entier à la porte de l'asile, en riant et en causant, pour les ravoïr.

« L'autre jour, j'étais avec ces dames (les religieuses de Saint-Paul, dont la maison-mère est à Chartres) on sonne. Une religieuse va ouvrir et revient un instant après avec une petite fille qui était née depuis quelques jours. On cherche de l'argent pour la payer ; on donne 200 sapèques (20 sous). Si tu avais vu les hideuses créatures ! c'était la mère ; l'enfant lui ressemblait. Elle voulait encore cent sapèques. Elle gesticulait, elle criait ; on a fini par comprendre qu'elle voulait le petit vêtement, et on courut le lui chercher. C'était cela d'abord ; mais outre cela, elle voulait encore de l'argent. Je n'ai jamais éprouvé un tel dégoût. Mais ne la payez pas ! ai-je dit à la sœur.—Nous les payons bien doucement m'a-t-elle répondu, car elles feraient pis encore.—Il y avait une femme qui faisait un commerce des petits enfants. Elle venait à l'asile en apporter 20, 30, 40, et elle a avoué à ces dames qu'avant de savoir qu'on les lui achèterait, elle en avait jeté, à elle seule, plus de 600 à la mer. J'oubliais de te dire que je suis la marra-ne de la pauvre enfant qu'on a vendue devant moi.

« Voici le secret d'une bonne partie de toutes ces horreurs. Les Chinois peuvent se remarier

tous les ans ; alors les femmes abandonnées, qui, de par les lois chinoises, ont droit de vie et de mort sur leurs enfants, ne trouvent rien de mieux à faire que de s'en débarrasser par n'importe quel moyen.»

Notre petit monde des lettres a lui aussi : ses crises, ses accidents, ses phases. Aujourd'hui, par exemple, c'est un long réquisitoire de MM. Trois-Etoiles, Brousseau, frère, que nous recevons de Québec et dans lequel nous voyons que les éditeurs des *Soirées Canadiennes* ne s'entendent plus, ou ne veulent plus s'entendre avec les rédacteurs : demain, c'est une franche et vigoureuse réponse de l'un de ces derniers, notre ami, M. le Dr La Rue, dans laquelle la vivacité du trait le dispute à une argumentation très-habile.

Cet incident n'aurait pour résultats que ces deux écrits, nous disait l'autre jour un homme d'esprit, qu'il ne faudrait pas le regretter : en effet, ces deux morceaux sont très-bien écrits, et les choses qu'on y lit son bien dites.

Malheureusement, la scission a eu lieu, et presque tous les anciens rédacteurs vont essayer de poursuivre l'œuvre qu'ils ont si bien commencée dans les *Soirées* en fondant un autre journal littéraire qui s'appellera le *Foyer Canadien* ; ce qui ne nous empêchera pas, disent MM. Brousseau, de continuer les *Soirées Canadiennes*. Abondance de biens ne nuit pas : ce dicton n'a pas encore été appliqué à la littérature, que nous sachions ; peut-être allons nous le voir réaliser. Si nous pouvions faire des vœux pour le *Foyer* sans retirer nos sympathies aux *Soirées*, nous le ferions : nous attendrons au mois de janvier pour voir ce qu'il nous faudra faire. Pendant ce temps-là nous recevons les *Soirées* où nous lisons d'admirables vers de M. O. Crémazie.

REVUE LITTÉRAIRE.

PROMENADE DE TROIS MORTS, FANTAISIE
PAR M. O. CRÉMAZIE. (1)

Que le ciel vous tienne en joie lecteurs bienveillants de l'*Echo*, avec qui je n'ai pas eu le plaisir de faire la causerie depuis plusieurs mois ! En Canada, l'été n'est pas la saison favorable aux beaux arts ; pendant l'été on commerce, on se promène, on va à l'eau salée, mais c'est alors, dit-on, que les écrivains prennent des notes d'où naissent ces lectures, ces dissertations et ces poésies

(1) Les *Soirées Canadiennes* ; livraison de novembre, — à Québec, chez Brousseau, Frère.

qui nous instruisent et nous amusent pendant les longues soirées de l'automne et de l'hiver. La beauté de la nature inspire, la pluie, le vent et la neige inspirent aussi d'une façon différente et, pour preuve, je vous dirai que la scène que Monsieur O. Crémazie décrit dans sa *Promenade de Trois Morts*, se passe en plein automne :

" Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure
 " Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure,
 " Dans le ciel nuageux son glas retentissant.
 " C'est le premier novembre....."

Ces quatre vers contiennent une partie de l'exposition du sujet; ils expriment des idées simples, vraies et en même temps, poétiques, et c'est tout ce que je puis dire pour les critiquer.

Bien que le poème dont nous allons dire quelques mots porte le titre de *Fantaisie* il ne va pas jusqu'à dédaigner les règles établies. Son poème est écrit correctement, le sujet était difficile par son originalité, je dirai même par son *eccentricité*, mais les vers ont la forme classique, tout respire dans cette composition le parfum des grands maîtres, une lecture attentive et réfléchie de leurs meilleurs ouvrages, en un mot une forme irréprochable et, de temps à autre, des idées entièrement neuves qui font honneur au poète et qui constituent la poésie. J'ai dit *de temps à autre des idées neuves* : quelque lecteur à l'esprit pointu se récriera peut-être à cette appréciation et me dira : Mais tout n'est donc pas neuf dans cette composition, et, par conséquent, on doit y découvrir des *emprunts* ?

Oh ! vous êtes ineffable, mon cher ami ! Depuis le *Mélin wide Thea*... d'Homère jusqu'au dernier poème épique que vous pourriez me citer n'y a-t-il pas certaines formes reçues dans les compositions poétiques... et dont on ne saurait s'écarter... même quand on s'appelle Victor Hugo ? Les règles de la rhétorique et de la poétique ont-elles été établies pour rien ? Et les maîtres de ces deux arts sont-ils arrivés à formuler ces règles autrement qu'en faisant ce que je fais aujourd'hui, c'est-à-dire en lisant les ouvrages écrits et en notant dans ces différentes œuvres certaines formes d'idées et même de phrases qui doivent nécessairement s'appliquer à tous les sujets, vu que la nature humaine n'est pas infiniment multiple ou variée et que les événements suivent la même loi. Je dis donc, pour me résumer, que M. Crémazie vient d'écrire le commencement d'un poème qui fera honneur à la littérature du Canada, parce qu'il est bien conçu et bien conduit.

Je passe maintenant à l'examen des détails.

" C'est le premier novembre, au fond du cimetière
 " On entend chaque mort remuer dans sa bière."

Trois morts, *trois compagnons de vie* sortant de leurs tombes et vont commencer une promenade fantastique. L'un est mort à soixante ans et, pour citer une figure vraiment belle :

" Il avait déjà vu sur sa tête blanche
 " Neiger soixante hivers....."

Le second mourut dans la force de l'âge et le troisième à son printemps... Tous trois ont cessé de vivre la même année... Ils reviennent à la veille du *jour des morts* implorer les prières des vivants... Tout à coup le plus jeune a remarqué avec effroi qu'un ver dévore la joue à demi-décharnée du plus vieux de ses compagnons.

Ce ver l'a effrayé, ce ver devenu le roi du tombeau et le souverain maître de l'homme. Ce ver c'est le quatrième personnage du drame de M. Crémazie... En vérité, avec ces données, trois cadavres enterrés il y a trois mois et un ver de terre qui les a demi-rongés... ne pensez-vous pas qu'il doit être difficile d'écrire de belle poésie et d'intéresser un lecteur ? Cette conception plairait certainement en Allemagne : en France et au Canada, une lectrice un peu nerveuse hésitera peut-être à parcourir ce poème, la femme a horreur du serpent et pour cause... Il est peu attrayant de sonder les plaies cachées de la nature humaine... mais un tel travail est instructif... et de cet examen on peut tirer de hauts enseignements. C'est ce qui n'a pas échappé à l'auteur de la *Promenade des trois morts*. Le plus âgé raconte à ses deux compagnons l'impression terrible qu'il éprouva en attendant :

"Le cri d'un mort enterré de la veille
 " Que le ver attaquait pour la première fois"

Qui l'arrachera à ce supplice, les vivants ses anciens amis ? oh ! non !

"Les vivants n'ont d'oreilles
 " Que pour ce qui peut les servir."

Le mort est oublié et pourtant, dit-il :

"C'est hier que j'ai quitté la vie
 " Que j'ai vu près de moi ma famille attendrie
 " Pleurer en prononçant mon nom."

Cependant un bruit extraordinaire s'est fait entendre dans le silence de ce tombeau... Une goutte d'eau est tombée sur le front du trépassé... Cette goutte d'eau est un bonheur... c'est une larme de sa mère... Ici nous trouvons épisode charmant, une poésie qui pourrait se détacher du poème avec le titre : " Larme de ma mère !"

Cette larme d'une mère c'est une

"Fleur épanouie
 " De l'amour maternel
 " Par un ange cueillie,
 " Dans les jardins du ciel."

" O larme de ma mère,
 " Petite goutte d'eau,
 " Qui tombes sur ma bière
 " Comme sur mon berceau ;

" Larme sainte et pieuse,
 " Fille du souvenir,
 " Perle plus précieuse
 " Que les trésors d'Ophir ;

" Echo divin de l'âme,
 " Beau comme consolateur,
 " Versant comme un dictame
 " Tous les parfums du cœur ;

" O source de délices
 " Qui tombe avec le soir,
 " Entr'ouvrant les calices
 " Des fleurs où naît l'espoir ;

" Larme douce et bénie,
 " Toi que ma mère en deuil,
 " Des hauteurs de la vie
 " Versu sur mon cercueil ;

" Ah ! coule, coule encore
 " Sur mon front pâle et nu ;
 " Reste jusqu'à l'aurore
 " Bonheur inattendu !

" Ma tombe solitaire,
 " Où le ver accomplit
 " Ce terrible mystère
 " De l'éternelle nuit,

" Maintenant arrosée
 " Par ces larmes du cœur,
 " Comme sous la rosée
 " S'épanouit la fleur,

" Dans ses ombres profondes,
 " Voit briller, pour un jour,
 " Ces deux flammes fécondes,
 " L'espérance et l'amour.

" Si tu savais, ma mère,
 " Comme il fait sombre et noir
 " Dans cette horrible bière
 " Où la brise du soir,

" Ni l'aurore vermeille,
 " Ne s'en viennent jamais
 " Porter à mon oreille
 " La chanson des forêts.

" Dans cette solitude,
 " Mon Dieu ! comme il fait froid !
 " Comme ma couche est rude,
 " Que mon lit est étroit !

" Cette nuit sans étoile,
 " Lourde comme du plomb,
 " Qui m'entoure d'un voile
 " Sans fin comme sans nom ;

" Ce ver impitoyable
 " Qui vient me mordre au cœur
 " Dont le rire effroyable
 " Me glace de terreur ;

" Puis, cette plainte immense
 " Ces accents surhumains,
 " Qu'une même souffrance
 " Arrache à mes voisins,

" Oui, tous ces maux sans nombre,
 " Ces réseaux de douleurs,
 " Ont de ma fosse sombre
 " Fait un gouffre d'horreurs.

" Cette effrayante bière,
 " Pleine d'affreux secrets,
 " Tes larmes, ô ma mère,
 " Vont en faire un palais."

Mais le ver reprenant sa sinistre apostrophe :

" Pour qu'une goutte d'eau courant en étourdie
 " Qui tombe et vient tu ne sais d où
 " T'inspire un pathos long comme une tragédie,
 " Tu dus être poète ou fou."

Cette fatale puissance de la destruction personnifiée dans un ver de terre qui vient solennellement nier l'amour et les larmes d'une mère, c'est le roi du tombeau, il va nous chanter son triomphe, encore un épisode que nous trouvons fort beau... Mais qu'est-ce que ce ver ? C'était le remords ou la conscience du trépassé, aujourd'hui c'est un roi absolu !

Nous voudrions n'avoir rien à reprocher à M. O. Crémazie, dans cette conception qui lui fait tant d'honneur, mais nous trouvons toutefois qu'il a un peu trop insisté sur quelques détails que nous qualifierons de *navrants* pour l'espèce humaine. Citons une seule strophe :

" Quand au pied de l'autel la douce fiancée
 " Vient courber son front virginal
 " C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée,
 " Qu'est fait son bouquet nuptial."

Il y a quelque chose de *navrant* dans cette idée... qui n'est que le développement de celle-ci. " Les fleurs croissent même sur les tombeaux"... La destruction et la reproduction alternatives et incessantes dans le monde matériel sont de tristes vérités. Mais Dieu ne nous a-t-il pas donné les fleurs pour nous faire admirer sa tendresse plutôt que son immuable justice!—

L'homme indifférent pendant sa vie aux beautés de la nature, cruel envers les animaux et souvent envers ses semblables est puni en devenant l'esclave du ver de terre ! Les trois fantômes ont fui devant le jour..... Le ver oppresseur a porté un coup terrible au pauvre défunt dont l'âme est en souffrance, lorsqu'il a mis en doute l'amour de sa mère :

" Nous saurons bientôt si le ver a menti !"

Ainsi se termine la première partie du poème, dont nous avons essayé de signaler quelques beautés. En jugeant l'ensemble lorsque le temps en sera venu peut-être pourrions-nous en donner une idée plus exacte ; disons dès-à-présent, que la valeur poétique de cet ouvrage est incontestable. C'est une pierre de plus apportée à l'édifice qui continuera plus tard la littérature canadienne française, qui ne fait que de naître, mais qui grandira.

PATIENTIA.

Québec, Novembre, 1862.

Nous donnons plus loin la dernière partie du travail sérieux de M. de Loménie sur Chateaubriand. L'auteur, après en avoir publié l'an dernier la partie que nous avons reproduite dans nos dernières livraisons, vient de compléter son cadre dans le *Correspondant* du mois de septembre dernier. C'est cette partie que nous commençons aujourd'hui à mettre sous les yeux du lecteur.

Voici un article bibliographique que nous trouvons dans le *Journal de Québec* du 7 Octobre et que nos lecteurs verront avec plaisir.

L'auteur qui l'a signé de son nom est M. Emm. Blain, déjà connu de l'*Echo* et du *Journal de l'Instruction Publique* où il a publié des choses écrites avec clarté et un grand sens.

Ce que l'on dit des Canadiens-Français

EN ANGLETERRE.

OU

Considérations sur le dernier ouvrage d'A. TROLLOPE, intitulé. " North American ", London, 1862.

" Et voilà comme on écrit l'histoire !"
 (Proverbe français.)

Anthony Trollope, fils d'une femme célèbre comme écrivain, et déjà connu dans le monde littéraire par plu-

sieurs ouvrages remarquables, vient de publier à Londres l'ouvrage dont le titre précède. Observateur profond, (nous ne dirons pas consciencieux) statisticien habile et écrivain original. Trollope sera lu avec avidité et traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Dans son premier volume, il consacre une centaine de pages au Canada. C'est cette partie de l'ouvrage que nous nous proposons d'examiner, et nous avons pensé que cet examen ne serait pas inutile. Nous dirons même qu'il y a là une question importante pour les Canadiens-Français, attendu, comme on le verra tout-à-l'heure, que Trollope, écrivain populaire et répandu dans tout le monde civilisé, ne s'est pas gêné pour être injuste envers eux.

Nous avons dit plus haut qu'il n'était pas toujours consciencieux; il en résulte qu'il est très-souvent partial. Ce défaut, trop commun de tout temps aux écrivains, et contre lequel les anciens voulaient prémunir les orateurs lorsqu'ils définissaient l'homme vraiment éloquent: *Vir probus dicendi peritus, un homme probe et habile à parler*, ce défaut, disons-nous, se manifeste surtout chez Trollope lorsqu'il aborde les questions de religion et de nationalité.

On doit penser que, sous ce rapport, il n'a pas dû épargner les Canadiens-Français auxquels il reproche amèrement et à différentes reprises d'être restés Français et Catholiques.

Avant d'examiner ce qu'il en dit, il ne sera pas hors de propos de chercher à définir ce qu'on doit entendre par nationalité, et de signaler les interprétations fausses ou exagérées que l'on donne souvent à cette expression.

Les populations de l'Amérique du Nord appartiennent, en grande partie, par leur origine, aux deux plus grandes nations de l'époque moderne: la France et l'Angleterre, l'une mère de la civilisation et des beaux arts, l'autre Reine un peu fière, mais à juste titre, de l'empire de la mer: en un mot, Athènes et Carthage.

En Canada, pour en venir tout de suite à la question qui va nous occuper, les fils de ces deux grandes nations ont été appelés par la destinée à vivre côte à côte, à avoir des lois communes et à travailler ensemble au développement des ressources de leur pays que la nature a si richement doté.

Nous avons dit leur pays, le Canada n'est pas le nôtre bien que nous y résidions depuis quelques années. Si nous mentionnons ce menu détail, c'est afin que le lecteur veuille bien croire que nos observations ne sont point entachées de partialité. Trollope a écrit sur le Canada après l'avoir visité plus ou moins complètement.

Il a observé en touriste expérimenté et il a consigné ses impressions dans un ouvrage remarquable à plus d'un titre; quant à nous, en lisant cet ouvrage, nous trouvons que l'auteur est injuste envers les Canadiens-Français; nous ne voyons pas pourquoi nous hésiterions à le dire. le moins mal que nous pourrons. Nous avons donc trouvé que Trollope était excessivement *fanatique*, si nous pouvons ainsi parler de religion et de nationalité; ceci nous ramène à la définition de ce mot.

Un grand poète a dit:

"A tous les cœurs biens nés que la patrie est chère!"

Que le Canadien-Français soit à jamais fier d'appartenir, par ses ancêtres, à la *vieille* France toujours si belle; que le Canadien-Anglais exalte l'Angleterre et

son immense génie commercial: tous les deux témoigneroient par là qu'ils ont le "cœur bien né." Mais nous verrons tout à l'heure où commence une exagération fatale, source encore bien récente de dissensions cruelles dans le Canada.

Il y a cent ans environ que la France, alors endormie, abandonnait honteusement le Canada à l'Angleterre, c'est un fait accompli; aux faits ainsi qu'aux chiffres on ne saurait opposer de résistance. En lisant l'histoire romaine, les diplomates anglais d'alors se persuadèrent sans doute qu'ils parviendraient aisément à *s'assimiler* la population du Canada et à faire de ce pays une province tout à fait anglaise. Un jour, les Romains firent le même rêve: le Gaulois, vaincu et forcé de subir le joug de Rome, n'abdiqua jamais le sentiment national; il se civilisa en écoutant les leçons des savants de la métropole, mais il garda et il gardera toujours son énergie et sa gaîté: son énergie qui fait encore trembler les fils de l'Italie et sa gaîté qu'ils envieront toujours.

L'Angleterre avait un tort de plus que Rome, car les Gaulois étaient barbares, et le Canada était chrétien et civilisé.

Les Anglais qui ont rêvé l'*assimilation* des Canadiens-Français partaient donc d'un mauvais principe dont l'application ne saurait avoir de bon résultats. Le Canadien-Français d'aujourd'hui qui *rêverait* la *francisation* complète du Bas-Canada, tomberait dans la même erreur. "Il faut être de son pays," dit le proverbe, mais "il faut aussi être de son temps": les Anglais sont ici, le ciel l'a voulu, ils y ont pris racine et vous n'avez pu l'empêcher, malgré vos héroïques efforts: vivez donc avec eux, sachez faire respecter vos droits en respectant les leurs, et, enfin, détail plus important qu'on ne pense, soyez polis avec eux, car *noblesse oblige* et vous êtes fier de votre sang français.

Entre voisins on a souvent à régler des questions importantes pour le repos commun: exigez toujours que ces questions soient réglées. Vous avez conservé vos institutions les plus chères, la loi du pays veut que votre langue marche de pair avec celle des Anglais, vous avez fondé des universités entièrement françaises, remparts à jamais imprenables de votre religion et de votre langue: vous êtes en règle avec votre voisin. Il a bien, de temps à autre, des velléités d'empiéter sur vos droits; continuez, comme vous l'avez fait à différentes époques, à le rappeler strictement à l'ordre. Et après cela, allez tous les deux à vos occupations ordinaires, travaillez le sol et cultivez votre intelligence; si vous accomplissez bien ces deux devoirs, car ce sont deux devoirs imposés par Dieu à l'homme, il y a cent à parier contre un que vous n'aurez pas le temps de vous disputer pour des vétilles.

Devenu tolérant parce que vous serez éclairé, vous ne viendrez pas non plus dire avec M. Trollope; "Dans vingt-cinq ans mon voisin (Trollope parle du Canadien-Français) sera abimé sous terre, et le monde admirera la supériorité de ma race"; fanatisme aveugle, patriotisme ou *nationalisme*, pour faire un mot qui rend notre pensée, *nationalisme* absurde et qui fut toujours impraticable comme nous l'avons prouvé en citant l'histoire romaine. N'y a-t-il pas actuellement en Europe plusieurs pays florissants où l'on parle deux langues et où l'on pratique différentes religions?

Nous nous apercevons ici que nous n'avons point don-

né une définition philosophique de la nationalité, mais il nous semble que nous avons exprimé des idées reçues aujourd'hui par tous les Canadiens sensés, tant Anglais que Français. Ce triste héritage de haine entre les races française et anglaise, le Canada n'en a que faire et le plus tôt il sera anéanti sera le mieux.

Nous ne nous appesantirons pas à présent sur la supériorité que Trollope attribue aux nations protestantes sur les nations catholiques, des orateurs et des écrivains célèbres ont depuis longtemps résolu cette question. Passons sans autre transition, à l'examen de quelques assertions relatives au Bas-Canada et aux Canadiens Français.

Après avoir dit quelques mots de son voyage de Portland à Montréal, Trollope ajoute : " Je dois avouer qu'en passant des Etats au Canada, le voyageur anglais acquiert immédiatement la conviction qu'il passe d'un pays riche dans un pays pauvre et d'une grande nation chez un petit peuple." (p. 67.)

Nous ne chercherons pas à réfuter le côté matériel de cette assertion : Trollope nous semble ici avoir un grain de matérialisme dans sa philosophie. Le Canada n'offre point, il est vrai, cette apparence de prospérité matérielle dont on est frappé en voyageant aux États. (Avant la guerre, bien entendu.) Pourquoi cela ? on pourrait certainement répondre en étudiant l'histoire du pays, où l'on voit que le Canada, pendant toute la première moitié de ce siècle, a été arrêté dans la voie du progrès par l'antagonisme des deux races, antagonisme qui diminua tous les jours et qui finira par disparaître. Mais il nous semble qu'on trouve une compensation à cette lenteur apparente en examinant un peu l'état moral et intellectuel des populations.

Trollope semble vouloir dire que le progrès industriel précède toujours le progrès moral. On ne saurait admettre invariablement ce principe et, pour notre part, nous pensons que l'habitant aisé du Canada, et c'est un type commun, est, avec l'instruction élémentaire qu'il a pu acquérir à l'école du village, un homme aussi avancé et aussi civilisé que l'Américain dont on ne nous vante pas, nous l'espérons, la morale, la littérature et les manières, et qui s'est fait un Dieu du *tout-puissant dollar*. Or, si M. Trollope a visité tant soit peu les campagnes du Canada, il a dû voir que ce que nous avançons ici est exact et que le Canadien-Français, fidèle à sa religion et à sa langue, est plus avancé, sous bien des rapports, que les paysans d'une foule d'autres pays, bien que le télégraphe et le chemin de fer ne passent pas encore devant sa porte.

Mais, nous sommes porté à croire que M. Trollope voyageant en touriste et songeant à recueillir des matériaux pour son ouvrage, n'a pas examiné bien scrupuleusement ces questions qui ne lui semblaient pas de nature à intéresser ses lecteurs anglais. On est autorisé à croire cela, quand on le voit confondre, à Québec, l'Esplanade avec la Plate-Forme et nous dire que " de l'Esplanade on a un coup d'œil magnifique sur le " Saint-Laurent, au coucher du soleil et au clair de la " lune." (p. 73.) Notez que nous traduisons littéralement : les écrivains de relations de voyages n'en font jamais d'autres !

Arrivons à des erreurs plus graves : " Les Canadiens français, dit-il, ne sauraient supporter la comparaison avec ceux qui les entourent (les Anglais). Mais n'en fut-il pas toujours ainsi des colons originaires, de

" France et des catholiques romains quand ils ont été " forcés de se mesurer avec les protestants ?" (p. 74.) Voilà des idées exprimées assez franchement ! cela veut dire : " Je suis Anglais et protestant, je trouve ma nationalité et ma religion incomparables." Le zèle religieux de cette espèce s'appelle, si nous ne nous trompons, fanatisme ; quand à cet excès de patriotisme, il trouve un démenti formel dans l'histoire des colonies françaises au dix-huitième siècle, et nous ne saurions mieux faire, à cet égard, que de renvoyer M. Trollope au livre de M. Rameau, intitulé : *Acadiens et Canadiens*. Nous lui recommandons surtout la belle et savante introduction de cet ouvrage.

Notons en passant que M. Trollope se montre très-maladroit d'aller chercher dans l'histoire d'Irlande des arguments à l'appui de l'assertion que nous venons d'examiner. (p. 75.)

" On ne trouve chez les Canadiens-français ni la richesse ni l'esprit d'entreprise.... Québec et Montréal " deviendront des cités de moins en moins françaises.... " Les Canadiens-français y seront bientôt réduits aux " métiers de *sciieurs de bois* et de *porteurs d'eau*." (p. 75.)

Que vont dire à cela les chefs des maisons Thibaudau et Cie, Têtu, Masson, Renaud, Provost, Hamel et tant d'autres ? Ah ! vraiment, M. Trollope, vous avez passé en Canada et vous n'y avez pas appris sur votre route, que les plus anciennes maisons de commerce du Bas-Canada, les maisons les plus irréprochables et qui ont les meilleurs crédits en Angleterre, votre pays, sont dirigées par des Canadiens-français ? Dites que vous n'avez pas voulu le voir, mais attendez-vous, d'un jour à l'autre, à recevoir un démenti formel du directeur de la Banque d'Angleterre qui aura lu votre ouvrage et qui sera à jamais indigné de la légèreté avec laquelle vous avez traité certaines questions commerciales !

" Québec et Montréal deviennent des cités de moins " en moins françaises." Nous sommes sûr que M. Trollope qui confond l'Esplanade avec la Plate-Forme ne s'est point fait montrer, à Québec, l'Université Laval, ni les autres institutions françaises à Québec et à Montréal. Si cependant il avait voulu se donner la peine de comparer ces institutions avec celles de différents autres pays, il eut été obligé d'avouer que le Bas-Canada n'est point en retard sous le rapport de l'éducation à ce sujet, il aurait pu consulter les écrits et le journal de l'hon. P. J. O. Chauveau.

Mais non ! M. Trollope n'a vu que " des *sciieurs de bois* et des *porteurs d'eau* parmi les Canadiens-français des villes." C'est un peu fort en vérité ! Nous aurions ici beau jeu à réfuter cette assertion en passant en revue l'histoire du Canada, histoire déjà féconde, bien que le Canada ne date que d'hier. Nous nous contenterons de citer quelque noms bien connus parmi les écrivains, les hommes d'état et les artistes appartenant à la race Canadienne-française et qui vivent encore aujourd'hui. Nous ne prétendons pas même donner une nomenclature complète ; nous ne mentionnerons que des noms à nous connus, des noms de personnes dont nous avons été à même d'apprécier et les œuvres et les écrits. Les Canadiens-français nous excuseront certainement si nous en oublions et des meilleurs ; ce ne sera pas, à proprement parler, un oubli de notre part. Nous n'aimons point à parler de ce que nous ne connaissons pas.

Parmi les écrivains nous avons déjà cité l'hon. P. J. O. Chauveau, dont les talents et les écrits sont bien connus.

Si M. Trollope a visité quelques familles anglaises du Bas-Canada, il a pu voir, dans les bibliothèques de ces familles, l'Histoire du Canada par F. X. Garneau. Les Anglais lisent cette histoire de préférence à toutes celles qui ont été écrites dans leur propre langue, pourquoi ? Parce que c'est incontestablement la meilleure. Nous ne nous arrêterons pas à détailler ici les mérites bien connus de cet ouvrage.

Dans d'autres genres, nous citerons les noms de J. C. Taché, l'abbé Ferland, Gérin Lajoie, l'abbé Casgrain, ce dernier écrivain tout jeune encore et plein d'originalité..... Nous l'avons déjà dit... nous en passons et des meilleurs.

Une autre chose que M. Trollope n'a pas daigné signaler, c'est que les Canadiens-Français ont toujours eu, depuis longtemps, un ou deux journaux littéraires dans le Bas-Canada où je ne sache pas qu'il y ait aucune publication de ce genre en anglais. La population anglaise s'approvisionne, en fait de littérature, exclusivement à Londres et à New-York.

Sans discuter la valeur des journaux politiques canadiens-français, nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'ils se tiennent au niveau des journaux canadiens-anglais. Les journaux représentent cependant jour par jour la vie littéraire et politique d'une population.

A ce propos nous citerons quelques faits bien connus de nos lecteurs et qui viennent confirmer ce que nous avons avancé plus haut.

Le *Times* de Londres reproduisait, il y a quelques mois, avec les plus grands éloges, des articles de l'hon. Joseph Cauchon, homme d'état et écrivain politique du plus haut talent, comme sont obligés de le reconnaître ses adversaires politiques les plus acharnés.

Pendant dix ans, un Canadien-Français, l'hon. G. B. Cartier, a conduit la Province et maintenu les droits de ses compatriotes, en dépit de la majorité protestante du pays.

Les Anglais se sont souvent plu à reconnaître que dans l'Assemblée Législative les plus grands talents oratoires se trouvaient parmi les Canadiens-Français.

En effet, les personnes qui ont suivi depuis quelques années l'histoire parlementaire du Canada se rappellent encore les magnifiques discours prononcés par MM. Cauchon, Dorion, Laberge et d'autres, il y a cinq ou six ans, à Toronto, en répondant à M. Brown qui avait prétendu que toutes les nations catholiques étaient inférieures aux nations protestantes; elles se rappelleront encore les discours remarquables à différents titres, de MM. Drummond, Cauchon, Turcotte, Loranger, Morin, Chauveau, Huot, Laberge, et d'une multitude d'autres orateurs qu'elles connaissent mieux que nous.

En fait de noms Canadiens-Français, Trollope se contente de mentionner l'hon. Papineau comme chef du mouvement de 1837.

Que n'a-t-il ouvert les biographies anglaises des hommes les plus illustres, et il se fût bien convaincu que le grand tribun Canadien-Français était un génie ? Nous devons dire qu'il ne mentionne aucun écrivain anglais, et pour cause. Il n'a vu que Sir W. Logan "qui dit-il, lui a paru très-habile bien qu'il (M. Trollope) "n'entende rien aux discussions géologiques. (p. 91.)"

Reprenons notre énumération.

Dans les beaux-arts, le Bas-Canada n'est point dépourvu d'hommes de talent. A Québec et à Montréal, on étudie autant et aussi bien la musique que dans aucune ville de France ou d'Angleterre d'une population équivalente. Il y a plus de douze ans que l'impulsion a été donnée, à Québec, par M. A. Dessane, à Montréal par M. Letondal, et récemment par M. Smith. Ces artistes et plusieurs autres, tous Canadiens-Français, de fait ou d'origine, tiendraient absolument à Rouen ou à Liverpool, si le hasard les y appelait un jour, le même rang qu'ils occupent à Québec et à Montréal.

Le Bas-Canada possède actuellement des peintres remarquables : qu'il nous suffise de nommer MM. Ant. Plamondon, Hamel, Bourassa et Falardeau.

Combien d'hommes distingués l'histoire du barreau canadien-français ne compte-t-elle pas ? Citons, par exemple : les Moquin, les Plamondon, les Panet, les Viger, les Vallières, les Lafontaine, les Morin, les Turcotte, les Angers, sans parler d'une multitude d'autres qui ont fait retentir de leur éloquence les Palais de Justice de Québec, Montréal et Trois-Rivières.

Enfin, la médecine, l'architecture, la sculpture, le génie civil, toutes les branches des beaux-arts et des sciences ainsi que leurs applications ont des représentants honorables parmi les Canadiens-Français.

Et, en matière de loyauté, qui a défendu en tout temps la colonie anglaise ? Que serait devenu le Canada anglais sans le secours de nos belles milices ? Les colons anglais peuvent-ils dans les archives de la guerre trouver un nom aussi rempli de souvenirs glorieux que celui du héros de Chateauguay, le brave Colonel De Salaberry ?

"Mais, pourrait nous dire M. Trollope, les noms que vous me citez me sont parfaitement inconnus; qu'ont fait tout ces gens pour mériter l'attention du monde "civilisé?"

"Ils vous sont inconnus," c'est ce que nous vous reprochons. M. Raucou, qui voyageait comme vous, a pris des renseignements sur tous ces personnages et il se plaît tous les jours à consigner leurs noms dans ses écrits.

"Ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font encore ?" Ils appliquent dans un pays jeune et immense les ressources de leurs talents et les résultats de leurs études, ils sont *missionnaires* à leur façon : cela leur laisse peu de temps pour étudier les questions spéculatives et pour élaborer les théories, mais l'heure n'est pas éloignée où vous entendrez parler d'eux. A chacun sa mission dans le monde, la leur est grande, noble et mérite l'attention du voyageur et de l'historien.

Il y aurait deux ouvrages intéressants à faire sur le Canada : "l'Histoire Parlementaire" et "l'Histoire des sciences et des arts." En montrant clairement à quel point de civilisation le Canada est rendu, deux ouvrages de ce genre serviraient de jalons aux progrès à venir. Nous recommandons aux auteurs qui pourraient s'occuper de ces deux questions d'adresser à M. Trollope un exemplaire de leurs écrits.

Ici termine la tâche que nous nous sommes proposée, savoir : "Indiquer les opinions erronnées qu'un écrivain populaire en Europe cherche à répandre et répandra, dans un certain monde, sur le rôle que joue la race française en Canada." Nous ayons eu l'occasion dernièrement de signaler à des Canadiens-Anglais quelques-uns des passages où il est parlé de "scieurs de bois";

ils ont été obligés de convenir avec nous que c'était une ridicule calomnie dirigée contre la race française de ce pays, mais ils ne s'empresseront pas de réfuter cette erreur dans leurs journaux ou dans d'autres écrits. C'est donc à tous ceux qui ont du sang français dans les veines, à réclamer. Pour nous, nous avons réclaté de notre mieux, bien imparfaitement, nous le savons, et nous en avons donné la raison : nous dirons donc, avec le fabuliste..... "qu'un plus savant le fasse", la question est d'un haut intérêt.

Les publications françaises qui se produisent dans le pays et qui viennent, tous les jours, enrichir la littérature nationale, seraient, sans doute, la plus belle réponse à M. Trollope et à ses devanciers, s'ils daignaient s'en occuper. Mais, en général, les Anglais se contentent d'indiquer aux touristes futurs, les hôtels où on dîne le mieux, les moyens de transport les plus confortables et les points de vue les plus intéressants ; quand aux faits moraux et intellectuels, trop souvent ils passent inaperçus pour eux, et s'ils en parlent quelque fois c'est à tort et à travers.

Il faut cependant reconnaître que Trollope est un écrivain supérieur. Il a fait des études consciencieuses sur les grandes questions matérielles qui occupent aujourd'hui le Canada. En le lisant, un étranger peut avoir des données assez exactes sur le commerce du bois, les chemins de fer, (à ce propos il parle longuement du Pont-Victoria et du projet d'un chemin de fer intercolonial) la question du siège du gouvernement, les édifices d'Ottawa et plusieurs autres questions.

Ses idées ne sont point neuves, elles avaient déjà été exprimées dans les différents journaux du pays ; mais il a écrit sur ces différents sujets et dans un style fort original, une soixantaine de pages qui seront lues avec intérêt non seulement à l'étranger mais même en Canada.

Cette partie de l'ouvrage, que nous n'examinons pas ici, vient immédiatement après le chapitre "des Calomnies et des béneux" qui est le quatrième livre de M. Trollope.

ERM. BLAIN.

REMINISCEANCES D'UN VIEUX TOURISTE.

II.

LES MÉTAMORPHOSES DU FORGERON, OU NUL NE SAIT LE POIDS DU FARDEAU D'AUTRUI.

(Suite et fin.)

Pendant qu'il réfléchissait de la sorte, maître Howard s'endormit. Il eut un rêve.

Je suis loin de dire que tous les rêves soient un enseignement ou un présage. La plupart du temps, pendant que le corps est endormi, l'âme bat la campagne, et ce serait une superstition et une déraison que de se creuser la cervelle pour chercher un sens à ce qui, le plus souvent, ne signifie rien du tout. Mais très-souvent aussi, l'Écriture nous en fournit de nombreux exemples — Dieu se sert des songes pour nous donner de précieux avertissements. Alors il y aurait à la fois ingratitude et folie à négliger la leçon de sagesse et de résignation qu'ils contiennent.

Le rêve qu'eut Howard était incontestablement du nombre des rêves utiles, et je ne doute pas que Dieu ne

l'ait envoyé au pauvre forgeron, en réponse directe à ses injustes murmures.

Donc, il s'accomplissait quelque chose de très-bizarre dans la personne de maître Howard, lequel avait passé, presque subitement et sans en avoir conscience, de l'état de veille à l'état de sommeil.

Tout en conservant le souvenir des méditations auxquelles il venait de se livrer, Howard n'était plus Howard. Il était le *squire* Turnbull, et une calèche des plus élégantes, traînée par quatre chevaux gris pommelés, le promenait à travers les allées sablées d'un parc magnifique.

Le premier sentiment d'Howard fut de se féliciter de cette métamorphose et de contempler en esprit les grandes richesses qu'il possédait, et ses nombreux châteaux, et les beaux messieurs et belles dames qui encombraient ses salons, surtout le beau dîner à trois services qu'il allait faire en rentrant de sa promenade. L'eau lui venait à la bouche, rien qu'en pensant à ce pâté de venaison, à ces perdreaux truffés, surtout à ces bons vins de France qu'il boirait à discrétion..... Car à quoi bon se refuser quelque chose, quand on a tant d'argent qu'on ne sait comment l'employer ?

Cette agréable réflexion ne fit que traverser, comme un éclair, l'imagination du ci-devant Howard. Car, à mesure que l'esprit du *squire* entrait dans le sien, et qu'il se faisait un étrange mélange de la mémoire de l'un avec la mémoire de l'autre, Howard porta les mains à son estomac, où il sentit une douleur violente : il se souvint qu'il était affecté d'une gastrite, que cette gastrite l'astreignait à un régime des plus sévères, à boire de l'eau panée, à manger très-peu..... et encore ce peu avait-il toutes les peines du monde à passer.

Adieu donc les trois services, le pâté de venaison, les perdreaux aux truffes ! Adieu les vins de France ! Ce brillant équipage lui-même, Howard n'en jouissait pas : Howard était tout entier à son mal d'estomac. Il avait peine à supporter le petit trot de ses chevaux, il fut donc obligé de dire à son cocher de prendre un pas très-lent, et de s'en retourner au château, où le docteur Gordon devait l'attendre pour sa visite journalière.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'Howard était devenu le *squire*, et il se disait qu'il comprenait bien pourquoi l'autre jour il avait trouvé au pauvre *squire* l'air si piteux.

— Qu'est-ce que la richesse sans la santé ! murmura-t-il. Et que j'aimerais mieux retourner à mes marreaux, à ma vie dure, à ma nourriture grossière ! Au moins je la prenais avec plaisir cette nourriture ! Tandis que maintenant..... aïe ! aïe ! aïe !

Il venait de rentrer au château ; on le déposa sur son lit. Il eut une crise si forte qu'il se trouva mal.

Quand il revint à lui, Howard avait devant lui le *squire* qui n'était plus lui. Lui était devenu le docteur Gordon.

— Un médecin ! ça ne doit jamais être malade, se dit-il ; et si je suis moins riche que tout à l'heure, j'aurai du moins la santé, la science, la considération. Je serai encore un des premiers du pays.

Cette consolation ne dura pas longtemps. L'homme est ainsi fait qu'il jouit à peine des biens qu'il possède, et souffre beaucoup de ceux dont il est privé. Il y avait peut-être cinquante secondes que l'âme du forgeron était passée de la peau du *squire* dans celle du docteur, et le départ de sa gastrite ne causait déjà plus à Howard

L'ÉCHO.

la moindre joie. Ce départ ne pouvait pourtant pas l'attrister. D'où venait donc cette angoisse qui se peignait sur ses traits contractés ?

Ah ! c'est que voici l'heure du dîner, l'heure par conséquent de retourner à la maison, l'heure de revoir mistress Gordon ; — ce ne serait rien de la revoir seulement, mais de l'entendre. Or, mistress Gordon a le plus détestable caractère qui se puisse imaginer. C'est une honnête femme, oui ; mais c'est bien là sa seule qualité. Elle est égoïste, elle est acariâtre, elle est susceptible, elle est boudeuse, elle est colère. La paix, la douce paix, n'a jamais pu habiter, une heure seulement, sous le même toit que mistress Gordon. La maison du pauvre Esculape est un enfer, avec cette diablesse pour ménagère.

Aussi, malgré la santé du docteur, malgré une journée fatigante et qui a dû lui aiguïser singulièrement l'appétit, Gordon se sent tout-à-coup comme pris de nausées, en songeant qu'il va, encore une fois, se retrouver au vis-à-vis de sa tendre épouse.

— Ah ! disait, en se frappant la poitrine, l'ancien Howard ; qu'est-ce que la considération, l'aisance, la santé, les hommes même, sans le bonheur intérieur ?

Et il s'attendrissait intérieurement ; car il revoyait par la pensée sa douce Sarah, sa femme bien-aimée, qui l'accueillait si tendrement, quand il rentrait chaque soir, qui le débarrassait de ses outils, essuyait avec son mouchoir le front de l'ouvrier tout trempé de sueur, l'appelait son cher Georges avec une voix où l'on sentait son âme tout entière, lui faisait trouver tant de charme à son modeste logis.

— Moi, pauvre ouvrier, j'étais heureux, disait le docteur ; car j'avais une femme douce et la paix du ménage. Moi, illustre médecin, je suis malheureux ; car ma femme est égoïste et violente. J'ai en permanence la guerre chez moi.

Cependant le docteur entra dans le joli jardin au milieu duquel s'élève une belle maison en brique, avec perron et terrasse. C'est *Gordon-House*. Le voyant paraître, mistress Gordon se préparait à lui faire sa scène accoutumée.

Howard était probablement assez convaincu qu'avec les éléments apparents du bonheur, le docteur était aussi malheureux que le *squire* et surtout bien moins heureux que le forgeron.

Tout-à-coup, et par une métamorphose plus extraordinaire encore que les précédentes, Howard ne fut plus un homme, mais une femme, la fermière Helen Digby, dont l'expression navrée l'avait tant scandalisé le jour précédent.

Helen Digby est riche, honorée ; elle habite une charmante ferme, dans un charmant pays. Tout le monde l'aime ; car elle ne fait que du bien. Elle qui rend la vie si douce et si facile à ceux qui l'entourent, comment ne serait-elle pas heureuse elle-même ?

Hélas ! ni les souffrances physiques endurées avec la gastrite du *squire*, ni l'effroi éprouvé par le docteur à la pensée d'affronter de nouveau son ennemie intime, mistress Gordon, n'étaient rien, comparées à cette lame de fin acier qui traversait l'âme d'Howard, dès qu'il fut Helen Digby. Son mari était un assez brave homme, mais qui ne l'aimait pas ; il n'avait jamais aimé que lui-même. Toutes les affections d'Helen étaient concentrées sur ses deux fils, deux enfants selon le cœur de Dieu et de leur mère, deux anges... Ces deux anges aspiraient au ciel...

Déjà la phthisie les avait marqués pour une mort prochaine. Chaque jour Helen voyait leurs forces décliner ; chaque jour le docteur, en venant, lui laissait moins d'espoir, ou du moins devenait de plus en plus incapable de donner à ses paroles ce ton de conviction bien plus tranquillisant que les paroles elles-mêmes. . . . Ce soir-là, les enfants s'apercevaient eux-mêmes qu'ils allaient mourir ; ils faisaient à leur mère des adieux déchirants.

— Quel malheur de voir souffrir ceux qu'on aime ! disait-elle. Et pourtant, qu'est-ce que ce malheur à côté du malheur qui me menace ? Quand ces lumières de ma vie auront disparu, que deviendrai-je ?

Il semblait à Howard que cette pensée allait le faire mourir, et qu'il jetait un regard d'envie sur cet Howard qu'il avait été jadis, pauvre, mais riche de travail, riche de l'amour de sa femme et de ses enfants, riche aussi de leur luxuriante santé.

Au lieu de le faire mourir, cette pensée le poussa vers un dernier tableau.

Il était le capitaine Firebrand.

Le capitaine a gagné sa double épauvette dans la récente campagne sur le continent : il est jeune, il est brave, il est beau ; il ne passe nulle part sans exciter autour de lui un murmure d'admiration et d'envie ; le plus bel avenir s'ouvre devant ses regards. Il peut prétendre à tous les partis.

Et pourtant, dès qu'il voulut faire l'inventaire de sa nouvelle âme, Howard-Firebrand poussa un cri qui faillit l'éveiller. Il ressemblait à un homme qui, croyant se mirer dans le cristal d'une onde pure, aperçoit au fond de cette claire fontaine tout un amas d'odieux reptiles : couleuvres, crapauds, salamandes, vers immondes.

Firebrand était brave, mais il était avare ; il aimait l'argent ; il l'aimait avec une passion qui l'avait poussé au crime le plus odieux : il n'avait pas craint de profiter de la confusion d'une bataille, — où il s'était d'ailleurs couvert de gloire — pour assassiner son propre frère, afin d'augmenter d'autant ses chances d'héritages... Depuis, il avait beau faire, il avait beau cacher ce signe de Cain qui eût dû éclater à tous les yeux, son cœur était dévoré par le remords.

Il faut croire que l'ancien moi d'Howard n'était pas habitué à cet effroyable tourment. Rien des précédentes angoisses n'avait interrompu le sommeil du forgeron. Celle-ci l'éveilla presque aussitôt.

— Seigneur, mon Dieu ! dit-il, en se jetant à genoux sur le gazon, j'étais un ingrat. Vous m'avez donné la santé, la paix du ménage ; vous me conservez ceux que j'aime ; vous permettez que je ne connaisse pas le remords affreux d'un grand crime. Combien, parmi ceux dont le sort me semble enviable, manquent de l'un ou l'autre de ces biens que vous m'avez tous accordés !

Depuis lors, Howard est devenu plus reconnaissant des bienfaits de la Providence, plus compatissant à l'égard du prochain, non-seulement compatissant pour les douleurs que tout le monde connaît, mais surtout pour ces douleurs cachées, qui sont d'autant plus poignantes qu'elles dévorent en silence les existences réputées les heureuses.

— Gardez-vous, disait-il souvent à ses enfants, de comparer votre sort à celui des autres. Souvent celui que vous enviez est beaucoup plus malheureux que vous. Nous avons tous un fardeau à porter en cette vie ; mais

“ Nul ne connaît le poids du fardeau d'autrui.”

EUGÈNE MARGERIE.

XVI.

ETUDE LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I.

J'ai commencé il y a un an, dans le *Correspondant* une étude interrompue par des devoirs plus impérieux. Je suis presque tenté de me féliciter d'avoir été obligé de suspendre ce travail, puisque je le reprends et le termine aujourd'hui, sous l'influence d'une décision récente de l'Académie française, que les défenseurs de Chateaubriand peuvent à bon droit considérer comme un encouragement.

Quand je soutenais l'an dernier, que la défaveur marquée dont la renommée de cet homme illustre avait été l'objet depuis sa mort ne durerait pas, que cette défaveur tenait en grande partie à des causes passagères à des animosités de divers genres, dont les plus légitimes s'affaibliraient naturellement les premières, et dont les autres perdraient toute valeur aux yeux du public aussitôt qu'il y reconnaîtrait, non pas l'effet d'une irritation justement motivée par les attaques injustes de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, mais l'influence d'une vanité blessée, soit par sa froideur, soit par son silence, ou encore d'un désir intéressé de plaire à ceux qu'on suppose malveillants pour cette grande renommée; quand j'affirmais enfin que l'équilibre ne tarderait pas à se rétablir entre l'admiration outrée qui fut prodiguée au vivant et la revanche abusive que l'esprit de dénigrement s'acharne à prendre sur le mort, je n'espérais pas que mes prévisions seraient si promptement confirmées, et que celui de tous les survivants de Chateaubriand, qui seul avait opposé au déchaînement de tant de critiques contre un noble génie l'autorité d'un ouvrage équitable et éloquent, viendrait sitôt annoncer à la France que l'Académie " propose, pour le prix d'éloquence à décerner en 1864, l'*Eloge de Chateaubriand*, et que, par la forme de ce titre, ajoute M. Villemain, elle place déjà dans l'avenir le grand écrivain dont il sied si bien de reconnaître l'*influence généreuse* et le génie durable."

L'Académie française, quoi qu'en disent ses détracteurs, a presque toujours eu un sentiment très sagace et très-juste des vœux du public, c'est-à-dire de ce public, à la fois éclairé, impartial et indépendant avec lequel il lui importe de rester en communication intime et constante. Elle a senti que ce public-là, après avoir trouvé tout simple que les violences ou les injustices posthumes de Chateaubriand aient valu à sa mémoire de dures représailles, commençait à se fatiguer de voir une foule de barbouilleurs de papier, enhardis par la rigueur de quelques écrivains plus notables, traiter avec un dédain ridiculement injurieux l'homme dont trois générations ont admiré le talent et honoré le caractère; elle a pensé que c'était pour elle le moment de s'interposer et de placer, comme le dit M. Villemain, ce glorieux mort dans l'avenir, c'est-à-dire au-dessus des ressentiments intéressés quoique légitimes, au-dessus des atteintes de la vanité en souffrance ou des intempérances du zèle, et quoique Chateaubriand ait eu des torts réels envers quelques-uns des membres les plus considérables de cette illustre compagnie, on peut se persuader, sans crainte d'erreur, que ceux-là mêmes se sont noblement montrés

supérieurs à toute préoccupation personnelle, et qu'ils n'ont pas été les derniers à approuver que la plus grande autorité littéraire de la France prît en quelque sorte sous sa protection la gloire trop attaquée du plus grand écrivain français du dix-neuvième siècle.

L'annonce du concours proposé, telle que nous venons de la citer, indique, ce me semble, très-nettement les intentions de l'Académie; il est évident que ce n'est pas un travail politique, mais avant tout un travail littéraire qu'elle demande aux concurrents; ce n'est pas l'éloge de l'homme d'Etat, c'est surtout l'éloge du grand écrivain qu'elle attend. Mais faudrait-il par hasard en conclure, comme on l'a fait, que l'Académie voudrait imposer aux concurrents la tâche difficile de louer Chateaubriand en séparant son génie de son caractère, et sans dire un mot des grandes qualités morales qui, chez l'homme, ont fait le grand écrivain, dont l'Académie constate elle-même l'*influence généreuse*? Qui pourrait admettre une telle supposition? Qui pourrait l'admettre, quand l'honorable académicien qui parle au nom de sa compagnie, dont il est le seul organe autorisé, a, lui-même, comme écrivain, rendu un juste hommage au noble caractère de Chateaubriand?

Cette hypothèse aurait d'ailleurs contre elle tous les précédents de l'Académie, et en particulier un précédent des plus éclatants.

Il y a une quinzaine d'années, l'Académie française mit au concours, non pas un *Eloge de Voltaire*, mais un *Discours sur Voltaire*; elle déclara expressément, par l'organe de son illustre secrétaire perpétuel, que l'éloge devait être de la forme ordinaire de ses programmes, et qu'elle employait ce mot *discours*, afin de laisser aux concurrents plus de liberté pour apprécier impartialement *les fautes aussi bien que le génie de Voltaire*.

Or à quel travail l'Académie décerna-t-elle le prix? A l'ouvrage, il est vrai, le plus remarquable sous le rapport du style et le plus ingénieux, mais à un travail qui dépassait de beaucoup le programme, car c'était un éloge presque absolu, non-seulement du talent, mais des idées, des intentions, de l'influence, du caractère public et du caractère privé du philosophe de Ferney. L'Académie, il est vrai, dégagea sa responsabilité en déclarant par la voix de M. Villemain, que le défaut de l'ouvrage qu'elle couronnait était de contenir " des jugements qui donnaient prise à plus d'une objection, de ne pas insister assez sur des restrictions nécessaires, et de généraliser trop l'éloge." Mais elle n'en couronna pas moins le travail de M. Harel pour sa valeur littéraire.

A qui donc pourrait-on espérer de faire croire que l'Académie française, qui s'est montrée assez impartiale pour couronner, à cause de son talent, un écrivain qui lui apportait, non pas le *discours* qu'elle avait demandé sur Voltaire, mais un panégyrique très accentué de ce caractère si discuté, ne serait pas assez impartiale en proposant l'*Eloge de Chateaubriand* pour trouver bon que cet éloge porte non-seulement sur l'écrivain, mais sur l'homme, qu'en un mot, elle refuserait à l'auteur du *Génie du Christianisme* la tolérance qu'elle a manifestée pour l'auteur de la *Pucelle*?

Cette hypothèse est évidemment insoutenable. Mais cependant il y en a une autre plus insoutenable encore et que je ne me permettrais seulement pas d'énoncer par respect pour l'Académie, si elle ne me semblait, à tort ou à raison (on en jugera tout à l'heure), indiquée au public précisément par un membre de cette illustre com-

pagnie : c'est celle qui consisterait à croire qu'en mettant au concours l'*Eloge* de Chateaubriand, l'Académie a en quelque sorte tendu un piège à cette grande renommée, qu'elle compte que le talent de l'écrivain sera loué aux dépens de son caractère, et que la réputation d'un homme jadis si respecté, fera plus ou moins ostensiblement les frais de l'admiration prodiguée à son génie.

Si cette hypothèse avait la moindre chance de devenir une réalité, ce serait certainement le cas d'appliquer ici, en la transformant, la fameuse prosopopée de Fléchier sur le duc de Montausier, et il n'y aurait aucun écart d'imagination à supposer que l'ombre même de Chateaubriand sortirait de sa tombe pour venir dire à ses confrères : " Vous m'avez accordé un honneur inusité en me plaçant, quatorze ans seulement après ma mort, au rang des illustrations littéraires que la postérité a consacrées. Mais je vous supplie de me retirer cet honneur, si le panégyrique de l'écrivain doit être en même temps le pilori où sera immolé le caractère de l'homme public et de l'homme privé, car le but de ma vie ne fut pas de conquérir un nom célèbre, mais, avant tout, de laisser une mémoire honorée ; c'est pour que mon nom survécût, entouré de quelque estime, que, dans un siècle où l'on force entraîne tout et décide de tout, j'ai constamment bravé la force ; que, dans un siècle où tant d'hommes vendent leur conscience pour obtenir de l'or et des dignités, je n'ai jamais hésité devant le moindre scrupule de conscience ou même de fierté à fouler aux pieds les dignités et les richesses ; que, dans un siècle où les engagements politiques sont des *billets à la Châtre*, j'ai enseigné par mon exemple le respect de la foi jurée, la résistance au succès, la fidélité à l'infortune ; que, dans un siècle, enfin où chaque parti ne veut la liberté de la parole et de la plume que pour lui, je l'ai réclamée dans tous les temps et dans toutes les situations pour mes adversaires aussi bien que pour moi ; qu'après cela j'aie commis des erreurs ou des fautes, que j'aie été orgueilleux, vaniteux, irascible, trop préoccupé de mon importance personnelle, capable d'injustice ou de dédain envers mes rivaux ou mes ennemis, lequel d'entre vous, en étudiant sur lui-même l'effet ordinaire des passions politiques et des ondulations qui entourent une glorieuse et longue vie, voudrait me jeter la première pierre ? Qu'on refuse si l'on veut à mon caractère tel agrément ou telle vertu qui lui a manqué ; mais vous ne voudrez pas permettre qu'on le flétrisse en lui contestant ce qui fait l'essence même d'un caractère honorable, c'est-à-dire la loyauté. Puisse cent fois ma gloire d'écrivain, si de tant d'efforts sincères pour concilier en moi toutes les tendances généreuses et diverses qui s'agitent et se combattent au sein d'une époque transitoire et troublée, pour faire vivre et triompher ensemble la foi, l'honneur, la liberté, l'égalité même dans ce qu'elle a de juste et de chrétien, je ne dois recueillir d'autre récompense que celle qui m'est décernée depuis ma mort par des critiques qui entourent ma vieillesse de leur respect et qui disent aujourd'hui : " Ce fut un brillant écrivain, mais ce fut un grand égoïste et un grand comédien.. "

En prenant la liberté de prêter à Chateaubriand un langage peu digne de lui quant à la forme, mais que je crois exact quant au fond, j'oublie que j'ai l'air d'un homme qui invente des chimères pour se donner le plaisir de les dissiper. L'hypothèse en question est en effet complètement chimérique en ce qui concerne les intentions de l'Académie ; mais est-elle aussi chimérique par

rapport à celles d'un brillant académicien qui a cru devoir expliquer lui-même au public comment il comprenait l'*Eloge* de Chateaubriand ?

Dans un de ses derniers articles du *Constitutionnel*, M. Sainte-Beuve commence par approuver très sommairement la décision prise par l'Académie, et il ajoute :

" Il n'y a pas de danger qu'on se méprenne sur ce mot *éloge*. il ne saurait s'appliquer qu'au grand écrivain toujours debout et subsistant ; l'homme et le caractère sont dorénavant trop connus, trop *percés* et *mis à jour*, pour que l'éloge puisse y prendre pied décidément, et, quoiqu'il en soit, les appréciations de ce genre soient sujettes à de perpétuelles vicissitudes, quoiqu'il semble qu'en littérature et en morale les choses ne se passent point comme dans la science proprement dite, et que ce soit toujours à recommencer, je pense toujours qu'il y a dans cet ordre l'observation aussi de certaines conclusions acquises et démontrées sur lesquelles il n'y a pas lieu pour les bons esprits à revenir. La science morale bien comprise, bien appliquée aux individus, a, comme toutes les sciences, ses jugements définitifs et ses résultats. "

Que signifie tout ce passage, sinon que le caractère de Chateaubriand a été *percé à jour* par des jugements définitifs qui excluent l'éloge, et sur lesquels il n'y a pas plus à revenir que sur la rotation de la terre autour du soleil ? Or ces jugements que nous discuterons tout à l'heure sont précisément les derniers, mais non pas les seuls qu'a portés M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand. L'éminent critique est-il bien sûr que, même pour lui, ce sont ceux-là qui seront définitifs ? Toujours est-il qu'après avoir cherché à fortifier ses plus récentes appréciations par de nouveaux arguments sur lesquels nous reviendrons aussi, M. Sainte-Beuve conclut en expliquant plus nettement encore ce que doit être, suivant lui, l'*Eloge de Chateaubriand* proposé par l'Académie : " Son éloge resta à faire, dit-il, un éloge littéraire, éloquent, élevé, brillant comme lui-même, animé d'un rayon qui lui a manqué depuis sa tombe, mais un éloge qui, pour être juste et solide, devra pourtant *supposer en dessous* ce qui est acquis et démontré. "

Ainsi donc les concurrents sont bien avertis que, s'ils veulent plaire à M. Sainte-Beuve, ils doivent non-seulement s'abstenir de louer le caractère de Chateaubriand, mais encore *supposer en dessous* (le mot est charmant comme portrait) ce que M. Sainte-Beuve croit avoir irrésistiblement démontré. Or ce qui résulte des deux derniers volumes et des différents articles que le brillant critique a publiés sur Chateaubriand depuis sa mort, c'est que le trait essentiel et distinctif du caractère de cet homme illustre était de ne s'intéresser absolument qu'à lui-même et de rester étranger par la conscience aux sentiments ou aux opinions qu'il exprimait, qu'en un mot, et comme nous l'avons dit plus haut, Chateaubriand était d'abord et avant tout un grand égoïste et un grand comédien.

J'ai rendu, dans mes précédents articles, pleine justice à la valeur littéraire du dernier ouvrage de M. Sainte-Beuve sur l'auteur du *Génie du Christianisme*. Quelques personnes même, dont l'approbation a beaucoup de prix pour moi, m'ont reproché d'avoir surfait cet ouvrage. Je persiste à penser que les jugements du critique sur le génie du grand écrivain, portent souvent l'empreinte de cette justesse originale, de cette finesse profonde ou élevée qui le distingue dans les questions où son goût ne se laisse influencer par aucun parti pris. Mais cette déclaration me met d'autant plus à l'aise,

pour affirmer plus que jamais que, aussitôt qu'il s'agit de juger dans Chateaubriand, non plus l'écrivain mais l'homme. M. Sainte-Beuve n'est plus un juge, il est manifestement un adversaire; il a, si l'on me passe cette expression, *pris en grappe* le caractère de Chateaubriand; cela crève les yeux. Ceux-même qui le trouvent très-bon le lui disent, et lui seul ne semble pas s'en apercevoir, et paraît convaincu que dans cette opération anatomique, il ne met pas plus de malveillance qu'il n'en aurait mis à disséquer un *sujet* quand il s'occupait de médecine. Et cependant presque tous ses jugements sur l'homme, toutes ses interprétations toutes ses inductions ont les allures excessives ou insidieuses de l'animosité qui vise avant tout à atteindre un caractère sur le point à la fois le plus vital et en même temps le plus exposé, je veux dire la *sincérité*. Quel est l'homme public qui ne puisse aisément être pris en défaut de ce côté, quel est celui qui dans tous les détails de sa vie se retrouve toujours l'homme de son rôle? quel est celui, en un mot, qui serait plus invulnérable que Chateaubriand s'il était soumis comme lui aux rapprochements, aux interprétations, aux inductions, aux malices d'un adversaire aussi subtil que M. Sainte-Beuve. Tel est, suivant moi, l'impression que produit à première vue cette partie de son livre sur tout lecteur plus disposé à se défier d'une injustice qu'à s'amuser d'une malignité même ingénieuse.

M. Sainte-Beuve m'a fait l'honneur de se préoccuper des motifs qui ont pu m'inspirer ce qu'il appelle agréablement mon *soupir* en faveur de Chateaubriand, il aime à expliquer ce soupir par des influences de coterie, et à m'attribuer des opinions politiques qui ne sont pas les miennes. Le brillant critique sait pourtant mieux que personne qu'on peut éprouver beaucoup d'estime pour le caractère de Chateaubriand sans être ni légitimiste, ni *affilié* au parti légitimiste, puisque lui-même, à une époque où il se proclamait républicain, professait pour ce caractère le plus respectueux enthousiasme. Il suffit tout simplement d'être libéral, d'être chrétien, et assez désintéressé de sa propre personnalité pour sentir vivement chez cet homme illustre, à travers des défauts même très-marqués, mais qui ne sont pas rares, des qualités qui le sont beaucoup plus.

Je pourrais, à mon tour, me demander si les opinions *actuelles* de M. Sainte-Beuve n'entrent pas pour quelque chose dans sa rigueur *récente* envers un homme dont la vieillesse fut honorée de ses hommages; mais j'aime mieux supposer que l'excessif amour-propre, qu'un vieillard trop adulé pendant sa vie, étale souvent dans ses Mémoires avec une gaucherie naïve, qui, suivant moi, devrait désarmer le lecteur au lieu de le mettre en colère, a produit trop énergiquement sur l'organisation impressionnable du critique cet effet d'irritation dont parle la Rochefoucauld quand il dit: "Ce qui nous rend la vanité d'autrui insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre."

Peut-être aussi à ce sentiment se joint celui d'une certaine ingratitude de la part de Chateaubriand: c'est du moins ce qu'on peut induire de plus d'une phrase de M. Sainte-Beuve, notamment de ce passage de son livre où traçant le portrait de Chateaubriand tel qu'il aurait dû être dans sa vieillesse, le critique nous dit: "Il n'eût point fait la part la plus injuste et la plus maussade à ceux précisément qui avaient avec lui le plus d'affinités,

et qui lui témoignaient le plus de sympathie, le plus de pitié poétique."

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a eu le tort en effet de ne pas accorder dans cet ouvrage, à M. Sainte-Beuve, une mention digne de son mérite. Il eût été à la fois plus équitable et plus prudent à lui de rendre une justice plus accentuée au remarquable talent d'un écrivain dont il avait à se louer. Mais un tort de ce genre pourrait-il légitimer aux yeux du public une irritation qui ne viserait à rien moins qu'à démolir moralement une grande renommée, et si cette irritation, suivant moi évidente dans le dernier ouvrage de M. Sainte-Beuve, pouvait être contestée, ne serait-elle pas mise hors de doute par le récent article du *Constitutionnel* dont je parlais tout à l'heure. N'est-ce pas l'attitude d'un adversaire que celle que vient de prendre M. Sainte-Beuve? Etant lui-même un des juges futurs du concours proposé par l'Académie, il n'hésite pas à se prononcer publiquement et d'avance, non-seulement contre tout éloge de Chateaubriand qui s'appliquerait à l'homme, mais contre tout éloge, qui, dans l'appréciation de l'écrivain, ne *supposerait pas en dessous* que ses accusations contre l'homme sont parfaitement motivées.

En faisant cette déclaration, suivant moi un peu anormale, M. Sainte-Beuve n'a pas réfléchi qu'il donnait aux futurs concurrents un conseil que ceux-ci ne suivront pas, parce qu'ils ne peuvent pas le suivre. Il n'a pas réfléchi que, si les jeunes talents qui ont l'intention de traiter le beau et difficile sujet proposé par l'Académie, interprétaient le programme à sa manière, ils s'imposeraient un tour de force qui rendrait leur travail, non plus seulement difficile, mais impossible. Comment, en effet, des esprits jeunes et sincères, pourraient-ils admirer *avec éloquence* un écrivain éloquent, si, comme le conseille M. Sainte-Beuve, ils devaient *supposer en dessous* que cet auteur éloquent n'est qu'un égoïste et un charlatan. Je m'empresse de déclarer que M. Sainte-Beuve n'emploie jamais ce gros mot de charlatan, il dit *un comédien*, quelquefois *un tragédien*, ou encore un *grand acteur cherchant à placer et à déployer son talent*, mais comme ce gros mot s'est trouvé sous la plume de tous ceux qui ont admiré sans restriction l'ouvrage du critique, et comme tous déclarent qu'il est démontré par cet ouvrage qu'en politique et en religion Chateaubriand ne fut qu'un *charlatan*, il est permis, je crois, tout en reconnaissant qu'ils exagèrent dans la forme les jugements de M. Sainte-Beuve et qu'ils négligent quelques-unes de ses réserves, de reproduire le mot un peu brutal qu'ils emploient, afin de rendre encore plus saillante la difficulté ou plutôt l'impossibilité dont je viens de parler.

Il est donc évident que tout esprit élevé et sincère, c'est-à-dire capable d'éloquence, ne peut espérer de louer éloquentement le génie de Chateaubriand qu'autant qu'il *supposera en dessous* précisément le contraire de ce que désire M. Sainte-Beuve, et cette supposition lui coûtera d'autant moins qu'elle est infiniment plus naturelle que l'autre, et qu'*a priori* il est difficile d'admettre qu'un homme, dont le génie littéraire respire la noblesse et la grandeur d'âme, puisse être en même temps un type d'égoïsme et de charlatanisme. C'est cette thèse très-simple que je me propose de soutenir ici au sujet de Chateaubriand. N'ayant plus la vivacité de jeunesse qui convient aux éloges académiques, désireux d'ailleurs de toucher librement à tous les points de cette glorieuse

existence, je borne toute mon ambition à espérer que peut-être quelques-uns de mes arguments intéresseront les concurrents qui se préparent à la noble lutte ouverte par l'Académie française, et contribueront à les détourner des *suppositions en dessous* qu'on leur conseille, et à les convaincre au contraire que l'homme illustre, dont ils sont appelés à louer le génie, ne mérite leur admiration comme écrivain que parce que son caractère est digne de leur estime.

II

Puisque nous en sommes aux suppositions, qu'on nous permette de supposer pour un instant que nous n'avons pas lu ce que M. de Chateaubriand a écrit sur lui-même dans sa vieillesse, et que nous ne le connaissons comme homme public, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre religieux, que par ses actes ou ses ouvrages. Nous examinerons ensuite jusqu'à quel point les déclarations du vieillard ou les témoignages de ses amis ou de ses ennemis peuvent changer l'idée que la vie entière de l'homme nous donne de son caractère.

Voici un émigré qui, après avoir payé par huit années d'exil et d'affreuses misères la dette qu'il croyait imposée à son nom, rentre dans son pays sous le Consulat, et conquiert du même coup par un beau livre l'admiration publique et la sympathie du chef tout-puissant qui gouverne la France. Quand bien même cet émigré n'aurait pas déjà prouvé dans un précédent ouvrage, publié au milieu de l'émigration, qu'il ne partageait point les préjugés politiques de ses compagnons d'exil. Quand bien même, dès 1796, il n'aurait point écrit cette phrase : "La Révolution française ne vient point de tel ou tel homme, de tel ou tel livre, elle vient des choses, elle était inévitable, c'est ce que mille gens ne veulent pas se persuader." Quel scrupule de conscience pourrait le tenir éloigné de ce glorieux chef d'une république qui lui a ouvert les portes de sa patrie, qui ne s'est pas encore assis sur le trône des rois pour lesquels Chateaubriand a combattu, et qui se montre plein de bienveillance pour lui ? N'est-il pas naturel que pour l'auteur du *Génie du Christianisme* le premier consul, soit, ce qu'il est alors pour toute la France, un grand génie réparateur qui, au milieu des ruines entassées par la Révolution, cherche à déblayer le terrain, et, en abandonnant les choses périssables, à relever celles qui ne doivent pas périr.

Heureux de rencontrer dans son œuvre de restauration religieuse le concours d'une plume aussi puissante que celle de Chateaubriand, l'auteur du *Concordat* tend la main à l'auteur du *Génie du Christianisme*, et celui-ci accepte le poste de secrétaire d'ambassade à Rome.

Quoique appartenant à une famille relativement opulente, Chateaubriand n'a recueilli en héritage qu'une mince portion de cadet engloutie dans les vicissitudes de sa vie. Il a épousé une femme qu'on avait crue riche et dont la fortune a disparu complètement dans les orages de la Révolution. Il a reçu de la nature des goûts de grand seigneur qui lui rendent plus pénible qu'à un autre l'existence toujours plus ou moins précaire de l'écrivain vivant de sa plume. Il est donc dans les meilleures conditions possibles pour se justifier à lui-même, si le cas se présente, toutes les capitulations de la conscience devant l'intérêt personnel ; cela lui est d'autant plus facile, qu'il n'a qu'à se laisser faire, à s'abandonner à la haute faveur dont il est l'objet : il

obtiendra tout d'un homme qui peut tout, qui aime et admire son rare génie et ne demande qu'à se l'approprier.

Et voilà que tout à coup Chateaubriand, prêt à partir pour un nouveau poste diplomatique créé pour lui dans le Valais, avec promesse d'obtenir la première grande ambassade vacante, soule aux pieds cet avenir assuré d'ambition et de fortune et n'hésite pas à échanger volontairement la faveur du maître contre sa redoutable inimitié. Que s'est-il donc passé ? Il s'est passé un fait odieux, reconnu comme tel, non-seulement par la postérité, mais par les contemporains, par les amis dévoués du premier consul. Ici nous laissons la parole à un jurisconsulte éminent, à M. Dupin aîné :

"Un jeune prince, à la fleur de l'âge, dit M. Dupin, surpris par trahison sur un sol étranger, où il dormait en paix sous la protection du droit des gens, entraîné violemment vers la France, traduit devant de prétendus juges qui en aucun cas ne pouvaient être les siens ; accusé de crimes imaginaires ; privé d'un défenseur ; interrogé et condamné à troiselos ; mis à mort de nuit dans les fossés du château fort qui servait de prison d'Etat ; tant de vertus méconnues, de si chères espérances détruites, ferait à jamais de cette catastrophe un des actes les plus révoltants auxquels ait pu s'abandonner un gouvernement absolu ! Si aucune forme n'a été respectée, si les juges étaient incompetents ; s'ils n'ont pas même pris la peine de relater dans leur arrêt la date et le texte des lois sur lesquelles ils prétendaient appuyer cette condamnation ; si le malheur du duc d'Enghien a été fusillé en vertu d'une sentence signée en blanc... et qui n'a été régularisée qu'après coup ! alors ce n'est plus seulement l'innocente victime d'une erreur judiciaire ; la chose reste avec son véritable nom ; c'est un odieux assassinat."

Tel est l'acte qui restera la tache la plus sombre d'une grande et glorieuse vie, et contre cet acte, que tous réprouvent dans le secret de leur âme, Chateaubriand seul a le courage de protester officiellement par une démission d'autant plus irritante pour le puissant coupable, qu'elle est le seul témoignage public d'improbation, qui même sous cette forme indirecte ose arriver jusqu'à lui.

Tandis que Chateaubriand se précipite ainsi volontairement dans la disgrâce, le fait imprévu qui l'a révolté s'est accompli avec toutes les apparences d'une de ces iniquités utiles qui troublent quelquefois la conscience des historiens. Il est bientôt suivi de la fondation d'un trône nouveau, et parmi les amis de Chateaubriand durant cette période de sa vie, il s'en trouve quelques-uns, royalistes comme lui d'origine, qui, après avoir hésité à servir le chef irréprochable d'une république, n'hésitent pas à se rallier, avec enthousiasme jusqu'à 1814 *exclusivement*, au souverain dont cet acte semble avoir affermi à jamais la puissance. Ce sont ces hommes qui, disputant plus tard avec Chateaubriand de dévouement aux Bourbons de la branche aînée, pour passer ensuite à ceux de la branche cadette, ne lui pardonneront point de n'avoir pas subi comme eux l'irrésistible attraction du succès et dont le témoignage sera un jour invoqué contre sa moralité politique.

Toujours est-il qu'à mesure que grandit la toute-puissance impériale, on voit se prononcer de plus en plus la résistance de Chateaubriand. Pendant dix ans il reste inflexible, non-seulement devant les rigueurs du maître, mais aussi devant ses retours de bienveillance, car il faut rendre cette justice à Napoléon, qu'après les premiers moments d'irritation passés il avait lui-même

l'âme trop haute pour ne pas désirer la conquête ce de fier génie dont l'attitude contrariait ses théories générales sur l'espèce humaine. Mais, quoique la porte de la faveur lui fût toujours ouverte dans un temps où la disgrâce ne produisait que des désagréments sans compensation et où l'opposition était aussi dénuée d'encouragements que d'espérances, l'illustre écrivain ne se montre à nous que sous l'aspect d'un dissident opiniâtre saisissant toutes les occasions de réveiller dans les cœurs engourdis la flamme qui brûle dans le sien. Tantôt, en 1807, au milieu de la France et de l'Europe prosternées, il fait entendre cet éloquent appel à l'héroïsme moral et civique, alors trop éclipse par l'héroïsme guerrier, qui amena la suppression du *Mercur*. Tantôt, nommé à l'Académie française avec l'assentiment même de Napoléon, il écrit un discours de réception où retentissent encore les mêmes appels et qui ranime toutes les colères du souverain, il refuse de modifier ce discours, et préfère rester sur le seuil du palais de l'Institut à l'état d'académicien élu, mais non reçu, plutôt que d'affaiblir l'expression de sa pensée.

Au moment de la chute de l'Empereur, Chateaubriand, il est vrai, a le tort grave de publier contre lui un écrit violent jusqu'à l'outrage et même parfois jusqu'à la calomnie ; mais il appartient peut-être à ceux qui pour blâmer énergiquement les injustices de ce pamphlet n'ont pas attendu que l'auteur fût mort et que l'Empire fût rétabli, de faire remarquer à la décharge de cet homme illustre que son écrit, si blâmable qu'il soit, ne fut point publié, comme quelques-uns se plaisent à le dire aujourd'hui, pour satisfaire sans péril un misérable sentiment d'animosité personnelle, mais pour activer la solution d'une crise terrible où la France se trouvait engagée et qui durait encore.

Les adversaires actuels de Chateaubriand suppriment volontiers les dates dans une circonstance où il importe essentiellement de les maintenir. Le pamphlet en question, composé et imprimé secrètement et non sans danger quand l'Empire était encore debout, fut publié dans la matinée du 1er avril 1814, c'est-à-dire le lendemain de la capitulation de Paris, deux jours avant la publication du décret de déchéance prononcé par le Sénat, et dans un moment où rien n'était encore absolument décidé, quand Napoléon à Fontainebleau, après avoir réuni toutes les forces qui lui restaient et avant d'avoir été paralysé par la défection du corps de Marmont, se préparait à tenter, sur les premières colonnes étrangères entrées la veille au soir dans la capitale, une attaque qui eût pu changer la face des choses ; dans un moment enfin où, à défaut d'une attaque sur Paris, la ressource de l'abdication en faveur de Napoléon II, appuyée par les maréchaux, avait encore des chances de succès.

Qu'on fasse un crime au célèbre pamphlet de Chateaubriand d'avoir contribué puissamment, par l'impression très-vive qu'il produisit sur le public, à précipiter le cours des événements, et à mettre fin aux hésitations d'Alexandre qui, on le sait, se souciait médiocrement des Bourbons, cela se conçoit, suivant le point de vue politique ou historique où l'on se place, et cette opinion ne fait que rendre plus saillante l'ingratitude dont Louis XVIII paya plus tard un service qu'il évaluait d'abord à la force d'une armée de cent mille hommes. Mais ce qu'on ne peut méconnaître sans injustice, c'est que l'initiative prise par Chateaubriand le 1er avril 1814

n'était pas tellement dénuée de perspective incertaines et redoutables, qu'elle pût séduire le premier venu, et ce qui le prouve, c'est qu'il fallut encore deux jours, qui dans de telles circonstances égalent des années, pour déterminer les serviles adulateurs de la prospérité impériale à renier leur maître vaincu, et à rivaliser contre lui de violence avec l'homme qui, du moins, ne s'était jamais attelé au char du triomphateur.

LOUIS DE LOMÉNIÉ.

(La fin au prochain numéro.)

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

PREMIÈRE PARTIE.

AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

II.

L'EXCURSION DANS LA MONTAGNE.

(Suite.)

Le lendemain du jour où commença cette histoire, ce fut Pierre qui éveilla tout le monde :

— Allons, debout ! debout ! criait-il à Manoel. L'excursion ! l'excursion !

— Mais il n'est pas cinq heures, mon bon Pierre !

— Debout ! debout ! il faut que nous voyions le soleil se lever, et je ne veux pas le voir sans toi."

Manoel rit et se leva.

— Marie-Maria, Germaine, paresseuses, dépêchez-vous ! Ma tante, je vous en prie ! Paul, mon cousin, je serai bien prudent ; mais, de grâce, levez-vous !"

Et Pierre s'était emparé d'une cloche qui servait à sonner les repas et il la faisait carillonner à réveiller tout le village. Il arriva à ses fins et fit lever tout le monde. A cinq heures du matin la famille entière se trouvait réunie devant la porte de la maison qui ouvrait sur le verger. Le temps était magnifique, et l'on assistait au lever du soleil, un des plus beaux spectacles de la nature.

— Partons ! partons !" s'écriait Pierre.

Et toute la jeune famille répondait à ce signal :

— Partons !..."

Chacun était pressé de jouir d'une aussi belle journée.

Le curé d'A..., l'abbé François Etcheverry, arriva au moment du départ. Il avait voulu suivre la petite caravane et veiller sur l'imprudence de Pierre. Il était probable que Paul l'avait prévenu. On ne laissa que des journaliers à la ferme. Outre le mulet qui portait les provisions, deux autres mulets, qui devaient servir de montures, se trouvaient prêts ; Graciosa monterait

l'un avec Marie-Maria, et Paul se disposait à placer Germaine sur le second.

Il n'y a rien de plus gracieux à l'œil que les pentes des montagnes, quand les arbres qui les couvrent commencent à se parer de la première verdure du printemps. Au moment où la petite caravane vint à sortir de la plaine et à s'engager dans un sentier grimpaient qui tournait sur une de ses pentes montagneuses, les enfants, Pierre, tout le premier, poussèrent un cri de joie : l'excursion commençait ! De tous côtés on entendait le gazouillement des oiseaux au milieu des arbres, parmi les petites feuilles d'un vert tendre qui dans ce bois chassaient les teintes noires de l'hiver. A mesure que l'on montait plus haut, l'air était si pur, qu'on respirait comme une vie nouvelle.

—Ai-je bien choisi notre promenade d'aujourd'hui ?" s'écria Pierre.

Or il s'agissait d'une promenade de trois lieues au moins !

—Oui ! oui !" lui répondit-on de toutes parts.

Mais on arrivait, en ce moment, au sommet de la première pente ; là un sentier régnait tout le long des vignes, et il s'en exhalait un parfum de violettes qui fit arrêter d'abord Marie-Maria et Germaine ; elles demandèrent une halte, et, descendues promptement de leurs montures, elles ne repartirent pas sans une riche moisson de ces douces violettes qui plaisent à la fille des champs comme à celle des villes. Les fraisiers, dans le petit sentier, croissaient pêle-mêle avec ces charmantes fleurs et la mousse ; des rochers s'élevaient à deux pas. A la vue de ce paysage, le curé Etcheverry dit aux enfants :

—Toute cette variété de la nature, dans sa grandeur comme dans ses plus fins détails, dans les plus petites perles de son érin inépuisable, atteste la puissance infinie de Dieu et cette fécondité merveilleuse de l'Auteur de la création, qui, en plaçant le soleil au-dessus de nos têtes, n'a pas oublié de semer la violette sous nos pas."

Mais Pierre se montrait impatient de cette courte halte et prétendait que les violettes n'étaient que de mauvaises herbes qu'il fallait laisser là.

—Oh ! Pierre ! disait Marie-Maria, peux-tu parler ainsi ? Combien de fois, l'année dernière, sommes-nous allés ensemble à la violette, et quel plaisir de rapporter des bouquets à notre mère, d'en parfumer sa chambre !

—Oui, mais je vais avoir quinze ans cette année, et je ne songe plus aux violettes."

En même temps, il agitait son fusil.

C'est quelque chose d'extraordinaire que l'influence d'un seul caractère dans une famille. Depuis que Pierre commençait à montrer cette humeur inquiète et remuante, quelquefois on se taisait en sa présence. Ce calme intérieur, qu'on avait goûté jusqu'alors, était quelque chose de si doux et de si saint, il était si complet et si profond, que l'on craignait instinctivement de le trou-

bler. Un mot vif de Pierre était comme un point noir dans un beau ciel :

—Allons, partons !" dit-il.

Et on le suivit.

Bientôt on fut loin du sentier fleuri, du petit bois et des jolies pentes de la montagne. Le chemin étroit où l'on se trouva au milieu des vignes, qui, à cette époque de l'année, ressemblent à du bois mort, n'avait rien qui pût fixer l'attention ; mais plus loin le terrain recommençait à monter, les arbres reparaissaient, quoique plus rares, et des rochers, qui bordaient les roides sentiers de la montagne, jetaient vers le ciel leurs formes accidentées et sauvages : on aurait dit les falaises de l'Océan, après la charmante colline, toute verte, tapissée de violettes et de marguerites, qu'on venait de quitter. A son début, la route que l'on suivait n'était pas inconnue à la petite caravane ; mais, plus loin, on se trouva au milieu de montagnes que personne de la famille n'avait encore explorées, puis bientôt dans un labyrinthe de rochers où l'on ne fit que tourner sans pouvoir en sortir.

Manoel et Pierre allèrent à la découverte, et, après avoir grimpé plutôt que marché dans un sentier qui les conduisit presque sur le sommet d'une roche à pic, d'où l'on dominait toutes les autres, ils découvrirent le chemin qu'ils cherchaient. Il était impossible d'y entrer par le labyrinthe où la famille de Graciosa avait fini par s'arrêter ; mais, en revenant sur ses pas, un peu plus bas que le labyrinthe, deux rochers, entre lesquels se trouvait une étroite ouverture, offraient le passage désiré qui formait une espèce de circuit. Pierre et Manoel se hâtèrent de venir l'indiquer à la famille.

A peine eut-on laissé derrière soi les deux rochers, qu'on se trouva dans une de ces oasis qui se rencontrent sur les hautes montagnes, comme dans le désert ; les arbres et la verdure avaient reparu, les rochers servaient comme de murs et d'enclos à cette vallée suspendue, et l'on y retrouvait les fleurs des champs. Il y avait tant de mousse et de gazon, sous les arbres des abris si pittoresques, sous les pointes des rochers des grottes naturelles profondes, que Marie-Maria et Germaine avaient déjà pris possession de cette riante solitude, avec leurs mulets, avant que le reste de la famille fût arrivé. On décida qu'au moins on y ferait une halte et qu'on y déjeunerait. Il y avait déjà deux heures qu'on était en route, et tout le monde, excepté Pierre peut-être, était heureux de se reposer.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails d'une excursion qui devint quelquefois assez dangereuse ; mais enfin on arriva au but que s'était proposé Pierre, sur un point très-élevé des montagnes. Il était midi environ ; c'était l'heure du dîner. La fonte des neiges avait formé là, en effet, un bassin dont les eaux, roulant

jusqu'au fond d'un précipice, faisaient entendre le bruit éclatant d'une cascade.

A regarder la chute de ce torrent du haut des rochers, on eût dit qu'on allait se laisser entraîner à sa suite ; on éprouvait là une sorte de vertige, auquel il était difficile de résister : Graciosa saisit le bras de Manoel et celui de Pierre au moment où tous deux, la main l'une dans l'autre, étaient absorbés dans la contemplation de ce spectacle. Germaine, qui n'osait pas s'avancer sur le bord de la cascade, agita une petite clochette qu'on avait emportée pour s'avertir si l'on se trouvait séparé dans les sentiers qu'on aurait à suivre ; le son de cette clochette fit plaisir à tout le monde, on eût dit que la ferme était proche, et qu'on s'y retrouvait au milieu des habitudes de chaque jour.

Il était convenu qu'on dînerait dans la caverne ; mais, au moment d'y entrer :

—Entendez-vous ? dit Marie-Maria.

—Quoi ? reprit Germaine, qui la suivait.

—Mais un grognement ce me semble !... ce n'est pas là le bruit de la cascade !...

—Peureuse ! s'écria Pierre, voilà comme elle est tous les jours. Ne t'imagines-tu pas que nous allons être dévorés ?..."

Chacun voulut écouter, mais personne n'entendit rien, et comme Marie-Maria n'avait pas une grande renommée de courage, tout le monde finit par rire, et l'on fut bientôt installé dans la caverne.

Cependant Paul avait chargé silencieusement les trois fusils. Paul était un homme de cœur et de sang-froid. Il parlait peu, mais jamais il n'oubliait d'agir.

—Vous avez donc des craintes ? lui dit Graciosa.

—Je me trompe peut-être ; mais je ne serais point d'avis d'aller trop avant dans la caverne."

Graciosa jeta en ce moment les regards dans les vastes profondeurs de cet antre formé par les roches pyrénéennes, elle ne put en apercevoir la fin. La voûte était d'abord fort élevée, et les parois de la caverne, recouvertes d'une mousse épaisse, en assombrissaient l'intérieur ; puis la voûte elle-même s'affaissait, en même temps que le sol s'inclinait et descendait à perte de vue pour former sans doute une autre caverne plus basse et plus souterraine. Personne ne s'était encore assis sur les quartiers de rochers qui pouvaient servir de sièges.

Marie-Maria et sa sœur échangeaient des regards inquiets avec leur mère, lorsque Pierre, qui venait d'entrer, après avoir parcouru les alentours de la caverne, éclata de rire à la vue de l'anxiété qu'elles ne pouvaient cacher.

—Eh ! que craignez-vous, s'écria-t-il, déballons les provisions, et dinons !..."

Cependant Paul faisait sa ronde avec Manoel autour de la caverne, et, n'ayant rien aperçu de suspect, il revint joindre le groupe formé par Graciosa, ses deux

filles et François Etcheverry. Ce n'était pas la première fois, on le sait, que Pierre, avec une vivacité et une présomption qui lui étaient naturelles, s'étonnait de la prudence de Paul, qui, pour lui, était presque de la faiblesse. Paul lut dans la pensée de Pierre, et lui donna un des fusils qu'il venait de charger :

—Eh bien, Pierre, lui dit-il, si nous courons quelque danger, tu montreras ton courage."

Mais tout le monde était complètement rassuré : Paul, si prudent et si habile chasseur, qui connaissait si bien les retraites des animaux féroces, n'avait rien vu. On s'assit et l'on dîna à l'entrée de la caverne. La gaieté de tous ces enfants était vive, et l'appétit gagné en marchant donnait aux mets qu'on avait apportés une saveur nouvelle. Un peu de vin pur, bu avec beaucoup de modération au dessert, vint encore animer la conversation.

—A la santé de notre bonne mère ! s'écriaient les enfants chaque fois qu'ils portaient le verre à leurs lèvres. Qu'elle soit toujours heureuse comme aujourd'hui !" Et chacun se leva pour boire à la santé de Graciosa... Au moment où Paul se joignait à la jeune famille pour fêter Graciosa, on le vit, en un instant, se dresser de toute sa hauteur en frappant sur l'épaule de Pierre :

—Regarde !" dit-il ; et, armant son fusil, il sauta sur le rocher qui leur servait de table ; une tanière profonde, cachée par l'obscurité qui régnait dans la caverne et par les racines d'un arbre antique qui avaient traversé les larges crevasses du rocher pour y rester suspendues comme une vieille chevelure, se trouvait à quelques pas des convives, derrière Graciosa ; en ce moment quelque chose comme un être vivant semblait sortir de ce repaire. Au mouvement que fit Paul, tout le monde se leva ; Pierre, bien qu'assez pâle, se tint à ses côtés avec son cousin Manoel, qui, plus fort au physique comme au moral, ne montrait pas la même émotion.

—Attendez, dit Paul avec calme, gardez vos coups de fusil !..." Un ours énorme était derrière Graciosa... Au moment où la tante de Pierre se retournait et poussait un cri perçant, tandis que Marie-Maria et Germaine, toutes tremblantes, se jetaient sur elle, le coup de fusil de Paul était déjà parti, et l'ours, atteint à la tête, roulait aux pieds de Graciosa, à laquelle Paul venait de sauver la vie.

—Ah ! Paul, mon frère, s'écria-t-elle, que Dieu vous récompense !..." Mais à peine avait-elle dit ces mots, qu'un second ours, qui suivait de près son compagnon, car ces animaux sont rarement seuls, sortait de la tanière. Les deux cousins, dont les armes étaient chargées, firent feu en même temps et lui envoyèrent deux balles qui ne le tuèrent pas. Rendu furieux par ses blessures, il eut encore assez de force pour se jeter à l'entrée de la caverne, où Graciosa s'était réfugiée avec ses filles ;

alors Paul, qui n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, Manoel et Pierre avec les crosses de leurs armes, François Echeverry avec un bâton dont il s'était servi dans la route, se précipitèrent au-devant de l'ours. Le nombre des assaillants et la violence de l'attaque le firent reculer ; étourdi par les coups qu'on lui portait à la tête, affaibli par le sang qu'il perdait, il poursuivit Paul cependant jusqu'à la cascade, où celui-ci s'efforçait de l'attirer ; mais là, par un bond rapide, Paul se trouva en un instant derrière l'ours, et, le poussant avec une force extraordinaire sur la pente du rocher, il parvint à l'y précipiter. Le corps de l'ours, entraîné par les eaux bouillonnantes, y vola plutôt qu'il n'y roula et fut bientôt au fond de l'abîme ; mais Paul n'avait point calculé l'élan avec lequel il se jetait sur cette bête féroce, le pied lui manqua, et, emporté par un mouvement irrésistible, il disparut tout à coup au milieu des rochers.

Un instant Manoel et Pierre le virent cramponné à quelques broussailles qui croissaient sur le rebord d'un de ces rochers, espèce de terrasse suspendue au-dessus de l'abîme ; mais ces broussailles se brisèrent entre ses mains, il retomba, et les mouvements extraordinaires du terrain, la rapidité de la chute, l'eurent bientôt dérobé à leurs regards. Fut-il englouti dans le torrent, ou alla-t-il tomber dans un des ravins qui, à quelques pas des eaux profondes, servaient d'ouvertures à de nombreuses cavernes ? Aucun regard humain ne l'avait suivi dans sa chute, aucune bouche humaine ne put l'affirmer.

Les parents de Paul restèrent désespérés près du rocher où ils l'avaient vu disparaître. Graciosa et ses filles, accourues sur le bord de la funeste cascade, poussaient des cris de détresse et de douleur ; Manoel et Pierre étaient pâles et tremblants ; François Echeverry s'était jeté à genoux et mêlait ses sanglots à ses prières.

Tous les efforts paraissaient inutiles, non-seulement pour sauver Paul, mais même pour retrouver ses restes mutilés et leur rendre les derniers honneurs d'une sépulture chrétienne. Cependant, au bout de quelques minutes, ils s'efforcèrent de trouver quelque sentier qui, tournant la cascade, viendrait aboutir presque au niveau du torrent qu'elle formait au bas des rochers ; mais, après bien des fatigues et quelques courts instants d'espoir, ils se virent toujours arrêtés par des défilés infranchissables. Ils remontèrent lentement, tristes et mornes, sur la petite plate-forme qui s'étendait de la caverne à la cascade, et leurs regards baissés, leurs larmes, dirent à Graciosa et à ses filles l'inutilité de leur recherche.

— Plus d'espoir ! s'écria François Echeverry. Mon cher Paul, nous ne te reverrons plus ! Moi seul j'ai bien connu ce cœur admirable, ce parfait chrétien ! » Graciosa et ses filles firent entendre des sanglots déchirants :

— Germain, Paul, mon mari, mon frère ! disait Graciosa, vous êtes ensemble !... » Au milieu des gémisse-

ments de toute cette famille, pour laquelle la journée avait commencé d'une manière si différente, François Echeverry, qui perdait par un si affreux accident un frère bien-aimé, invita la famille à faire une prière commune, celle qui se dit pour les morts : tous s'agenouillèrent en pleurant comme lui...

Quel retour à cette maison que, le matin même, on avait quittée si gai et si heureux ! On ne fit cependant aucun reproche à Pierre, qui s'accusait lui-même, tout le premier, d'avoir proposé cette funeste excursion et insisté pour qu'elle eût lieu.

III

Le lendemain de la funeste promenade où l'on avait vu Paul disparaître dans l'abîme qui s'ouvrait au bord du rocher, toute la famille se trouva réunie comme à l'ordinaire dans la salle du repas ; mais personne ne put manger ; chacun regardait une place vide, celle de Paul, et pleurait. Graciosa se souvenait de son dévouement de tous les jours, couronné par le sacrifice de sa vie. Elle se reprochait intérieurement sa faiblesse pour Pierre. Le curé vint plus d'une fois ce jour-là au domaine. Dans son affliction, il était préoccupé de la position de Graciosa, privée des conseils et de l'appui de son beau-frère.

— Mes enfants, disait-il aux deux cousins, la cruelle perte que nous venons de faire, d'une manière si inattendue, vous impose de nouveaux devoirs envers la mère de famille, qui n'a plus maintenant un protecteur, un ami comme Paul ; il faut que votre bon sens et votre énergie, que votre union, compensent pour vous les années qui vous manquent. » Le prêtre insista longtemps sur l'union qu'il croyait si nécessaire aux deux cousins.

Il semblait qu'il ne dût pas s'inquiéter à cet égard ; l'affection mutuelle qui les rapprochait dès l'enfance était déjà proverbiale dans le village d'A... En les voyant presque seuls au monde, et si jeunes, Graciosa s'attendrissait souvent lorsqu'elle les contemplait, presque toujours à côté l'un de l'autre, dans leurs travaux comme dans leurs plaisirs. Manoel surtout avait plus que de l'attachement, c'était une sorte d'admiration qu'il éprouvait pour Pierre, malgré les défauts qu'il pouvait lui reconnaître ; car Pierre avait une vive et brillante imagination, et lorsque, dans leurs conversations intimes, il ouvrait à Manoel ce roman de la vie qui séduit toujours un peu les jeunes âmes, il y donnait toujours, près de lui, la meilleure place à son cousin.

— Voilà ce que nous ferons, mon Manoel, disait-il, voilà où nous irons ! » Et, comme il ne s'agissait que de projets et de rêves, Manoel aimait trop Pierre pour ne pas le laisser dire. La perte de Paul avait, d'ailleurs, produit sur ce dernier une profonde impression. Pendant une année entière, il n'avait parlé ni d'excursion, ni de promenade, ni de distraction ; il demandait des livres à François Echeverry, et il lisait.

Ce calme apparent ne pouvait durer. L'esprit du jeune rêveur s'égarait encore dans les sphères nouvelles que lui ouvraient ses lectures. Au milieu des champs, sa pensée flottait sur l'horizon lointain où se perdaient ses regards; il lui semblait qu'il n'était plus à la ferme, et qu'avec son cher Manoel il parcourait des contrées, des villes qu'il n'avait jamais vues.

Quelques années se passèrent ainsi; l'esprit de Pierre resta le même entre les bonnes résolutions et les impressions d'orgueil et d'ambition qui venaient sans cesse le troubler.

Le village d'A... a des rapports fréquents avec Bayonne; les cultivateurs transportent dans cette ville, avec les produits de leurs fermes, les charbons des forêts voisines, les vins et les laines d'Espagne, le chocolat fabriqué dans le pays basque. Paul, autrefois, se chargeait de diriger les envois de ce genre que Graciosa faisait à Bayonne. Le plus ancien journalier de la maison lui avait d'abord succédé. Depuis quelque temps, Pierre s'y rendait avec Manoel.

Ce fut une grande joie pour lui de voir une ville, de sortir de son village.

— Quel bonheur! disait-il à Manoel, enfin voilà des rues, et l'on peut se promener ici sans apercevoir ces éternelles montagnes! "

A la demande de Pierre, ils étaient descendus un jour dans un des plus beaux hôtels de Bayonne. Les commis voyageurs n'y manquaient pas. A table d'hôte, la conversation tomba sur Paris. A ce seul nom, prononcé avec emphase par M. Durant, récemment arrivé à Bayonne, et qui se donnait comme *représentant* d'une des premières maisons de la capitale, pour parler comme lui, Pierre, qui se trouvait vis-à-vis de ce personnage équivoque, lui prêta une attention qui devint bientôt de l'enthousiasme. M. Durant avait un *bagou*, passez-moi le mot, auquel il ne se serait pas trompé s'il avait eu plus d'expérience. Il était impossible qu'on ne fût pas très-heureux à Paris, tel était le premier axiome de M. Durant, tant on y trouvait de distractions, et, pour peu qu'on eût de l'intelligence, on devait inmanquablement y faire une belle et rapide fortune.

A ces paroles, Pierre ouvrit de grands yeux.

— Ah jeune homme, dit celui-ci en lui adressant la parole, vous êtes des environs de Bayonne, n'est-ce pas? Eh bien, que voyez-vous ici? des montagnes, puis des montagnes, toujours des montagnes! Ah! si vous voyiez les Tuileries, le Palais-Royal, la Bourse, la Bourse, jeune homme!... les Champs-Élysées, la rue de la Paix, les boulevards, les admirables, les étincelants boulevards, ces boutiques, mon cher, qui sont comme des palais, où l'on fait des affaires en masse, la rue de Rivoli, le Louvre, je n'en ferais pas, que diriez-vous?... Et les affaires, ces magnifiques opérations de la Bourse, qui, en quelques jours, enfantent des fortunes princières;

ces hardis spéculateurs qui viennent à pied pour s'en aller bientôt en carrosse: voilà, mon cher, voilà Paris!..."

Les rêves de Pierre avaient trouvé comme une forme réelle dans les paroles de M. Durant. Celui-ci, tout satisfait de l'effet qu'il avait produit, n'attendit pas la réponse de Pierre, et se leva de table; mais Pierre n'avait pas perdu un mot de ces vaines paroles, qui éveillaient dans son cœur une nouvelle et brûlante ambition, celle de la fortune.

De retour au village, au milieu de ce calme si profond des champs qui lui était plus que jamais à charge, de cette poésie de la campagne qui lui semblait monotone, l'ambition qui grondait dans son cœur lui disait: " Pierre, tu es orphelin; à Manoel le domaine, à toi quelques bestiaux! Et puis, toujours cette vie de campagne! " N'y avait-il pas de ses compatriotes qui étaient allés s'enrichir en Amérique? Il n'irait pas si loin, et il reviendrait avec Manoel, assez riche pour acheter les plus beaux domaines, ou plutôt il emmènerait toute sa famille à Paris, où, dans un magnifique hôtel, elle jouirait de tous ces plaisirs dont parlait M. Durant.

A partir de ce dernier voyage, plus rêveur que jamais, Pierre réunit tous les contrastes dans son caractère. D'abord, à peine fut-il de retour au village, qu'il s'occupait des travaux de la ferme avec une ardeur qu'on ne lui avait pas vue depuis longtemps. Il ne voulait songer qu'à ceux qui l'entouraient; mais, à peine était-il couché, un mot, un seul mot lui apparaissait, rayonnait à ses regards avec un éclat éblouissant; un mot écrit en lettres de feu au milieu même des ténèbres: Paris! On eût dit que la reine Mab, la fée des songes dans Shakespeare, s'était emparée de son jeune cerveau: il ne voyait que Paris, il ne rêvait que de Paris! Le matin, dès qu'il se levait pour vaquer à ses travaux ordinaires, cette tâche quotidienne lui semblait tous les jours plus lourde, cette vie plus triste et plus décolorée. La supporterait-il longtemps, ne finirait-il pas par y succomber?

Ce que se disait Pierre, combien se le disent! Combien n'ont qu'une pensée, celle de quitter les champs où ils sont nés, d'abandonner ceux qu'ils aiment, et d'accourir au plus vite, pour chercher le bonheur, dans ce grand centre inconnu où végètent tant de misères, où pleurent tant d'espérances trompées!

Pierre vit et revit M. Durant. Il lui fit part de ses aspirations à la vie parisienne, et celui-ci ne manqua pas de l'approuver hautement. Pierre avait toujours eu une assez grande aptitude pour l'arithmétique; M. Durant lui dit que ce goût pour la première des sciences, la science du siècle, était le gage même du succès et la meilleure arme des conquérants d'écus. " Car, aujourd'hui, voyez-vous, jeune homme, ajoutait M. Durant, dont les regards s'enflammaient, l'argent est tout! Un homme riche est un grand homme, surtout quand, pauvre d'abord, il a su, par d'habiles combinaisons et

de savantes manœuvres, faire entrer dans ses coffres l'argent d'autrui ! Il faut voir cela à la Bourse, mon cher ! Il faut suivre une affaire montée par un homme habile qui n'a pas le sou : il est vrai qu'il a une idée ! Les actionnaires arrivent et s'inclinent ; voyez-vous passer leur argent vaincu sous les fourches caudines de l'intelligence ! On eût dit que M. Durant voyait arriver à la file en ce moment et palpitait lui-même les œufs des actionnaires, tant il y mettait de feu. " Que fallait-il à Pierre pour aller à Paris et réussir comme tant d'autres, mieux que d'autres peut-être ? Quelques billets de mille, comme frais de premier établissement. Cet argent on le lui trouverait." Il faut dire que Pierre avait parlé de ses bestiaux, qui s'étaient multipliés sur la terre de son cousin, et qui pouvaient bien valoir de cinq à six mille francs. M. Durant, outre ces fonctions momentanées de commis voyageur pour la grande maison B., faisait profession de tout acheter et de tout vendre, surtout quand il espérait beaucoup gagner ; ce n'était pas pour rien qu'il était juif, et juif d'Amsterdam, où, parmi ses coreligionnaires, tant de fortunes ont commencé par l'usure, quelques-unes par le recel. Le petit homme, qui était fort sec et déjà grisonnant, se rendit un jour au village d'A..., sous prétexte de visiter la famille de Pierre. Il vit les bestiaux, et il eut l'art facile de persuader à Pierre que, vu la rareté de l'argent, il ne pouvait lui en donner que la moitié de leur valeur. Qu'importait au jeune homme ? Ce qu'il lui fallait, c'était le moyen, le moyen immédiat, d'aller à Paris et d'y faire fortune. D'ailleurs, M. Durant lui promettait de lui tenir compte plus tard de la perte qu'il était disant-il forcé de lui faire éprouver, et de lui donner sa part dans quelque bonne affaire.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

L'ÉGORGEUR DE TYRANS.

Vous devez tous connaître mon homme.

Visage cramoyé, chevelure rousse en marron d'Inde, presque pas de jambes, et un corps énorme surmonté d'une si petite tête que, de loin, on dirait une tomate sur un tambour.

Si vous causez politique avec lui, sa face se contracte, son œil s'injecte rouge.

Quelquesfois il tressaute en petits bonds convulsifs sur la banquette du café :

— Qu'avez-vous ?

— Ne vous en doutez-vous pas ? J'ai qu'une voix sévère me crie au fond du cœur : Que fais-tu donc là, grand lâche ! Ta place n'est-elle donc pas en Sicile, près de frères en conviction, qui comptaient sur toi ?

— Pourquoi ne partez-vous pas ?

— J'ai mon commerce et mes échéances.

Mais son regard est devenu féroce et, quand il avale une énorme lampée de son orgeat habituel, vous enten-

dez grincer le verre sous ses dents qui claquent de rage.

Tremblez ! — C'est l'égorgeur de tyrans.

Son tempérament sanguin l'oblige à un débilitant régime de veau, chicorée, orgeat et purgations ; mais, tous les ans, le vingt et un janvier, anniversaire de la mort de Louis XVI, il se paye un copieux repas de viandes saignantes et truffées.

Il appelle cela : "Glorifier les faits accomplis."

C'est une nouvelle épine qu'il croit enfoncer dans la mémoire de ce tyran.

Son chien, un havanais gros comme le poing, se nomme : Ravailac.

Il a baptisé son apprenti : Louvel.

Il ne sort jamais que muni de son *Jacques Clément*, canne à épée soigneusement dissimulée au passage de tout sergent de ville, qu'il fixe — dans le dos — avec un air de défi, semblant dire :

— Ose donc un peu porter la main sur moi, agent du despotisme !!

Ah ! c'est un rude homme ! je l'avoue.

Le roi de Siam aurait vilain jeu à le rencontrer, le soir, au coin d'un bois.

Sur le boulevard, il vient à vous d'un air furibond et à brûle-pourpoint :

— Avez-vous de ça ? demande-t-il en se frappant sous le mamelou gauche.

Et comme vous hésitez à répondre, il ajoute :

— Êtes-vous un hou... à venir avec moi à Varsovie ?

Je ne suis pas content de leur attitude, je veux les secouer ! — Que leur faut-il ? Deux hommes d'énergie qui donnent le branle, et l'autocrate mettra vite les pouces.

Partons tous trois, vous, moi et *Jacques Clément*.

Ce disant, il tire de sa canne une mince et longue aiguille qui vous fait songer aux rognons à la brochette ; mais notre maniaque la considère d'un œil sinistre, et à la manière dont, poing crispé, il la repousse en sa gaine, on voit qu'il se figure la sentir entrer dans le ventre du dit autocrate.

— Allons, en route pour Varsovie ! répète-t-il.

— Ça me change un peu mon itinéraire : j'avais l'intention d'aller au musée du Louvre.

— Moi, j'en viens ; mais je n'ai pu entrer.

— Pourquoi ?

— Il me fallait laisser *Jacques Clément* au vestiaire, et je risquais une contravention pour port d'armes prohibées.

Puis il reprend sa fureur :

— Je ne trouverai donc pas un homme carré par la base, un gaillard de ma trempe ? Mille morts de tyrans !!!

— Oh ! voyez-vous ! mon sang ne fait qu'un tour à la pensée qu'il existe des monstres assez lâches pour abuser de leur pouvoir envers des gens faibles et désarmés !...

A ce moment, il aperçoit son apprenti Louvel qui flâne devant des affiches de théâtres.

Il court à lui, et, sans mot dire, lui administre au derrière un de ces coups de pied formidables dont le contrecoup peut vous décoller la tête.

L'enfant part comme l'éclair, sans se retourner. On voit qu'il a reconnu de suite le cachet du maître, ce qui dénote une profonde habitude de ce genre d'admonestation brutale.

Et l'égorgeur de tyrans revient à vous en continuant :

— Oui, je vous le répète, mort à tous ces lâches qui

abusent de leur pouvoir envers des gens faibles et désarmés.

Il amène la conversation sur le Monténégro.

Nouveaux honds, autres grincements de dents.

— Ils ont raison ! pas de chaînes ! pas d'entraves !!! Voilà des hommes comme je les comprends ! Je leur ai écrit que j'étais content d'eux !

Tout à coup, il entre dans une colère blanche :

— Quand je pense, dit-il, que ma femme osait, devant moi, soutenir les Turcs, des gens qui vivent en pantoufles !!! Elle me les prônait, malgré ma défense formelle ! Aussi, quand j'ai vu qu'elle ne voulait pas me laisser ma liberté d'opinion, je lui ai méublé un grenier et je l'ai fourrée dedans, avec six cents francs de pension. Qu'elle s'arrange maintenant, elle peut s'adresser aux Turcs !

C'est comme monsieur mon fils... Est-ce qu'il ne se permettrait pas de prendre parti pour sa mère ? Aussi je l'ai flanqué bel et bien dans une maison de correction.

Puis, j'ai mis tout mon bien en viager.

Ah ! je ne suis pas libre d'avoir une opinion !...

Ils apprendront, à leurs dépens, que l'autorité paternelle et maritale doit être toujours respectée.

— Mais, il me souvient que, jadis, vous-même avec votre père vous avez eu certaines brouilles...

— Oui, mon père était un despote.

— Ah !

Dans chaque passant il croit reconnaître un tyran à perforer.

— Oh ! regardez donc cet homme.

— Eh bien ?

— A qui trouvez-vous qu'il ressemble ?

— Je cherche en vain.

— Au grand duc de Saxe-Cobourg-Gotha, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, un peu.

— Comment ? un peu ! — Mais dites donc que c'est inouï, pyramidal, comme il ressemble à ce monstrueux tyran ! — C'est à tirer dessus !

Les convulsions rageuses le reprennent.

Il retrouve brusquement sa manche d'habit ?

— Tenez, voyez vous ce chaînon en fer ? il ne quitte jamais mon poignet, il entretient ma haine de tout ce qui est despotisme.

Savez-vous d'où vient ce bracelet ?

C'est un anneau de la chaîne de l'infortuné Latude, ce dernier mot de la tyrannie des rois. — Trente ans de captivité pour un quattrain ! !

— Permettez, il faut être juste cependant. Latude faisait de très mauvais vers et d'excellentes échelles de corde. On l'a forcément tenu dans sa spécialité.

— C'est possible ! mais il n'en était pas moins contraint, et c'est ce que je n'admet pas ; je repousse toute obligation. — Ainsi, tenez, moi qui vous parle, je suis un réfractaire. — La dernière goutte de mon sang appartient à ma patrie, mais du moment que vous m'imposez l'obligation de verser cette dernière goutte, je vous la refuse impitoyablement.

Je ne relève que de ma volonté, moi !

Aucun ne se peut vanter de m'avoir soumis à son caprice !

La liberté !! sainte liberté !!

C'est mon idée fixe, le but de toute ma vie ; et sur la paille humide des cachots, je crierais : Je veux ma liberté.

Oui, vive la liberté !!

— Chut ! taisez vous donc, cette marchande d'oranges peut vous entendre !

Il s'arrête tout effaré.

Mais il reconnaît cette vieille femme qu'il sait être sourde de naissance et lui dit en fronçant le sourcil :

— Oui, vive la liberté ! entends-tu ? Sicaire, vile stippiée ! tu pourras te vanter d'avoir, en ta vie, entendu la voix d'un homme libre. — Cours maintenant tout conter à ceux qui te soudoyent, je les brave. Porte leur mon vœu : qu'ils crèvent... .

Mais au moment où il prononce ces mots du ton de Mirabeau disant son fameux : " Allez dire à votre maître..." il voit passer un visage suspect.

Alors sa figure sourit, et il s'empresse d'ajouter à la hâte :

— Oui, qu'ils crèvent... de rire !

Dix pas plus loin il vous dit :

— Hein ! je crois que je lui ai bien jeté son affaire à la face ! Oh ! voyez-vous, c'est que je ne crains rien, moi ; je ne dépend de personne.

A ce moment, Ravaille vint enlacer de sa laisse les jambes d'un hutor qui, aussitôt, le caresse brutalement du talon ferré de sa botte.

Le chien hurle de douleur.

Son maître se retourne, mais en reconnaissant le personnage :

— Ah ! c'est vous, mon cher Dudlof ! ça va bien ?

— Comme vous le voyez.

Répond l'autre qui s'éloigne en ajoutant d'un ton des moins gracieux :

— Surveillez donc mieux votre bête.

Alors cet homme qui ne dépend de personne vous dit :

— C'est Doblof, mon tripiér. Il sait que j'adore la fraise de veau et il me la met toujours de côté.

Quand on est arrivé devant la porte, il vous demande :

— Que pensez-vous de la Hongrie ?

— Rien.

— La raison ?

— Par ma position je suis tenu de m'abstenir de politique.

— Ah ! ah ! vous n'êtes donc pas indépendant ?

— Parbleu ! indiquez-moi un seul homme pouvant réellement se dire indépendant.

Alors, bras arrondis, poitrine en saillie, il se campe devant vous, en disant d'un ton convaincu :

— Et votre serviteur, il n'est donc pas indépendant ???

Vous, indépendant !!

Mais, homme de la liberté, égorgueur de tyrans, mon bon monsieur, au lieu d'aller en Sicile, à Varovie, au Monténégro, en Hongrie, etc., regardez donc autour de vous-même.

Vous êtes le tyran de votre famille.

Le bourreau de votre apprenti.

L'esclave d'une compagnie d'assurance, d'une canne à épée, d'un chien, d'un tripiér, etc.

Vous êtes le serviteur soumis de votre santé qui vous oblige à vous gorger de veau et d'orgeat.

Vous êtes le très humble valet du dernier goujat auquel il plaira d'acheter pour dix sous dans votre boutique où vous l'attirez par cette plate et servie enseigne.

Ei du doigt je lui montrai sur sa boutique ces mots écrits en lettres dorées de six pouces :

AU DESIR DE PLAIRE.

EUGÈNE CHAVETTE.

BONHOMME

Paroles et Musique de GUSTAVE NADAUD.

CHANT. *Moderato* *p*

Vous ne sa - vez pas mon â - ge ? j'ai bien -

PIANO. *p*

tôt qua - tre vingts ans ; A - près un si long voy - a - ge On a con - nu bien des

gens . Mais je suis bon ca - ma - ra - de Et tou - jours jeu - ne d'hu - meur : Je ne

rall.

p tempo

suis ja - mais ma - la - de; J'ai bon - ne jambe et bon cœur. C'est Bon - hom - me Qu'on me

nom - me; Ma san - té, C'est mou tié - sor; Et Bon - hom - me vit en -

cor; Et Bon - hom - me vit en - - cor.

Pour les paroles, voir la page suivante.

Il pleut ? j'ai mon parapluie ;
 Il fait froid ? j'ai mon manteau.
 Si, par hasard, je m'ennuie,
 Je m'en vais voir couler l'eau.
 La nature tutélaire
 Veille sur les passereaux ;
 Je laisse tourner la terre ;
 Je ne lis pas les journaux,
 C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma gaité, c'est mon trésor ;
 Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;
 Mais je fus trop obligeant.
 Ce qui fait qu'en ma vieillesse
 Je n'ai pas beaucoup d'argent.
 A quoi pourrais-je prétendre ?
 Les petits vivent de peu,
 J'ai du vin et du pain tendre
 Et le soleil du bon Dieu.
 C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma santé, c'est mon trésor ;
 Et Bonhomme vit encor.

Rien ne peut plus me surprendre ;
 Là-bas j'irai sans regret ;
 Et, quand il faudra m'y rendre,
 J'aurai mon paquet tout prêt.
 J'ai fait quelque bien sur terre ;
 Bientôt je n'en ferai plus ;
 Quand je serai sous la pierre,
 Je veux qu'on mette dessus :
 " C'est Bonhomme
 " Qu'on me nomme ;
 " Ma gaité fut mon trésor."
 Mais Bonhomme vit encor !

VARIÉTÉS.

Nous empruntons à la causerie de *la France*, " signée Gustave Bourdin," une petite anecdote qui prouve combien Alexandre Dumas a toujours tenu son talent en haute estime :

" Ceci remonte à 1845 ; M. Nogent y plaidait contre M. A. Dumas, qui pour-oùvrit en diffamation l'auteur de la brochure intitulée : *Maison A. Dumas & Cie*. Pour défendre M. de Mirecourt, M^e Nogent ne se crut pas forcé d'attaquer l'homme qui, suivant Michelet, est " une des forces de la nature," loin de l'attaquer, il rendit hommage à son incontestable talent, à son esprit merveilles ; il alla même jusqu'à lui dire dans la feu de l'improvisation :

— Je vois briller sur son front le flamme du génie.

A cette déclaration, tous les yeux, dans l'auditoire, se dirigèrent sur le front de M. Dumas pour y chercher le feu-follet dénoncé par l'avocat. Quant à M. Dumas, considérant le fait comme acquis au débat, il dit avec simplicité et candeur à M^e Nogent, après l'audience, en lui tendant la main.

— Je vous remercie d'avoir été juste."

* * *

J'ignore si le peintre L... croit posséder un véritable talent de paysagiste ; mais, pour le persuader aux autres, il déploie une imagination toute méridionale.

Il désirait vendre à un amateur son dernier tableau : *Soleil couchant*.

Voulant brusquer une décision favorable, il fond un matin chez l'amateur :

(Imitez ici, je vous prie, l'accent marseillais le plus prononcé.)

— Ah ! mon cher, vous me voyez encore ému ! Figurez-vous, qu'à minuit, hier, j'ouvri ma porte pour entrer chez moi, tout-à-coup je suis tombé par une vive lueur, je crois à un incendie. Que croyez-vous que c'était ?

C'était mon poli-son de *Soleil couchant* qui faisait des siennes. Je me suis déshabillé sans chandelle, en tournant le dos.

* * *

Autre peintre.—A l'Exposition de Londres, le peintre belge G... obtint un si brillant succès que son gouvernement voulut lui conférer le titre de baron ; mais pour ne pas mécontenter la ville la plus commerciale et la plus importante du royaume qui protège le peintre L... , on voulut en même temps octroyer pareille faveur à ce dernier.

A la nouvelle de cette prochaine récompense ainsi partagée, G... a répondu : J'aime mieux rester le premier peintre de mon pays que d'en être le dernier baron.

* * *

Encore un peintre.—Meissonnier est à tel point l'homme de l'observation et surtout du détail que, dans ses tableaux de batailles, vous peint-il un soldat mort, il a soin d'encrasser de poudre l'intérieur du canon de fusil afin de bien prouver que son bonhomme est tombé en combattant.

Il y a quelques mois, le prince Napoléon lui commande un portrait de l'empereur Napoléon Ier. Pour se mettre à l'œuvre, l'artiste exigea un costume historique que le Prince lui envoya aussitôt. Après avoir longtemps cherché quel modèle devra revêtir ce célèbre costume, l'artiste, petit et gros, séduit par sa ressemblance de conformation physique avec l'illustre défunt, endossa l'uniforme.

Il fait apporter une psyché, dans son jardin de Poissy, se campe à cheval et, posé devant la glace, commence son dessin. Les jours s'écoulent en un lent travail mais peu à peu, par je ne sais quelle influence de cet uniforme qu'il ne quitte plus, une étrange illusion s'empare de l'artiste. Il prend son tabac à pincée dans la poche de son gilet ; les mains derrière le dos, il marche d'un pas sec ; sa voix prend le ton bref du commandement. L'autre jour, son domestique lui dit :

— Monsieur, — il était tout prêt à l'appeler Sire, — quelqu'un vous demande.

— Qu'il attende.

— Où faut-il qu'il entre ?

— DANS MA GARDE ! !